Ha 179

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28147/fragment/page=0002

00 Fc.

DE LA NATURE ET DE SES LOIS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28147/fragment/page=0005

Fb 2336

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HALLE (SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28147/fragment/page=0006

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HALLE (SAALE)

Ô Mortel, reviens à la Nature.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28147/fragment/page=0008

DE
LA NATURE
ET
DE SES LOIS,

PAR PEYRARD, V. O. N. S. P.

Labi, errare, nescire et decipi, et malum et turpe ducimus. CIC. *de Offic.*

A PARIS,
Chez LOUIS, Libraire.

1794.

[Français]

L 121, 2350

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28147/fragment/page=0010

AVERTISSEMENT.

Locke, Condillac, Helvétius et l'auteur du Système de la Nature ont exposé de grandes vérités au monde ; mais il faut l'avouer, aucun de ces grands hommes n'a été exempt d'erreur. Refondre leurs ouvrages dans un seul en écartant les erreurs dans lesquelles ils sont tombés, voilà ce que j'ai ose entreprendre ; si j'ai réussi, j'ai bien mérité de mes semblables.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

JE me propose, dans ce Discours, d'exposer brièvement les opinions des principaux philosophes qui ont cherché à dissiper cette nuit profonde qui enveloppe la Nature.

PYTHAGORE.

PYTHAGORE naquit à Samos. Jeune, et brûlant du désir de s'instruire, il quitta sa patrie, et se fit initier aux mystères des Grecs et des Barbares. Il passa ensuite en Egypte sous

le règne d'Amasis ; il pénétra dans le sanctuaire des temples, et après avoir eu de fréquens entretiens avec les prêtres sur la religion et sur les sciences, il se rendit dans la Chaldée pour consulter les Mages sur les principes des choses. Dans son retour, il séjourna quelque temps dans l'isle de Crète et dans la Laconie, pour étudier les lois de Minos et de Lycurgue. Il revint enfin dans sa patrie, qu'il trouva opprimée par Polycrate. Il la quitta de nouveau, et vint s'établir à Crotone. Cette ville étoit livrée au luxe et à toutes sortes d'excès ; il rappela les habitans

au goût de la frugalité, et leur inspira l'amour de la vertu.

Ce fut là que Pythagore fonda son école, qui fut fréquentée par un très-grand nombre de disciples.

Ce philosophe forma plusieurs grands hommes, fameux par leurs vertus, entre autres les législateurs Zaleucus et Charondas. (a).

(a) Charondas donna des lois aux Thuriens. Il ordonna que les jeunes gens seroient instruits aux dépens du trésor public, et que les malades pauvres seroient visités et pansés par des médecins salariés par l'état. Une de ses lois défendoit, sous peine de mort, de se présenter avec une arme dans les

Pythagore fut le premier qui blâma les hommes de se nourrir de la chair des animaux.

» Tu me demandes, disoit Plutarque, pourquoi Pythagore s'abstenoit de manger de la chair des bêtes : mais moi je te demande, au contraire,

---

assemblées du peuple. Un jour, revenant de la campagne, il passoit devant le lieu des assemblées, où le peuple étoit pour le moment dans une affreuse agitation. Oubliant qu'il avoit un glaive à son côté, il s'avance pour connoître la cause du tumulte. Tu as enfreint la loi que tu as faite, lui dit un citoyen. Non, répondit Charondas, car je vais m'y conformer. En prononçant ces paroles, il se saisit de son glaive et se donna la mort.

quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant, bêloient, mugissoient, marchoient et voyoient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? Comment put-il sup-

porter l'aspect des chairs pantelantes ? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur ? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ces blessures, à n'étoyer le sang noir et figé qui les couvroit ?

Les peaux rampoient sur la terre écorchées;
Les chairs au feu mugissoient embrochées:
L'homme ne put les manger sans frémir,
Et dans son sein les entendit gémir.

» Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir la première fois qu'il surmonta la Nature pour faire cet horrible repas, la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissoit encore, et

et qu'il dit comment il falloit égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchoit les mains. C'est de ceux qui commencèrent ces cruels festins, et non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces premiers-là pourroient-ils justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre, et dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux. »

« Mortels favorisés de la Nature, nous diroient les anciens habitans du globe, comparez les temps; voyez combien vous êtes heureux, et combien nous étions misérables! Des

étangs, des lacs, de profonds marécages inondoient les trois quarts de la surface du monde: l'autre quart étoit couvert de bois et de forêts stériles; la terre ne produisoit nuls bons fruits; nous n'avions nuls instrumens de labourage, nous ignorions l'art de nous en servir, et le temps de la moisson ne venoit jamais pour qui n'avoit rien semé; ainsi la faim ne nous quittoit point. L'hiver, la mousse et l'écorce des arbres étoient nos mets ordinaires: quelques racines vertes de chiendent, de bruyère étoient pour nous un régal; et quand les hommes avoient pu trouver

des faînes, des noix et du gland, ils en dansoient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre, au son de quelque chanson rustique, appelant la terre leur nourrice et leur mère: c'étoit-là leur unique fête, c'étoient leurs uniques jeux; tout le reste de la vie humaine n'étoit que douleur, peine et misère. »

« Enfin, quand la terre dépouillée et nue ne nous offroit plus rien, forcés d'outrager la Nature pour nous conserver, nous mangeâmes les compagnons de notre misère plutôt que de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui

vous force à verser du sang ? Voyez quelle affluence de biens vous environne ! combien de fruits vous produit la terre ! Que de richesses vous donnent les champs et les vignes ! Que d'animaux vous offrent leur lait pour vous nourrir, et leur toison pour vous habiller ! Que leur demandez-vous de plus, et quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés de biens, regorgeant de vivres ? Pourquoi mentez-vous contre votre mère, en l'accusant de ne pouvoir vous nourrir? Pourquoi péchez-vous contre Cerès, inventrice des saintes lois, et contre le gra-

cieux Bacchus, consolateur des hommes, comme si leurs dons prodigués ne suffisoient pas à la conservation du genre humain ? Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs doux fruits, des ossemens sur vos tables, et de manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le donnent? Les panthères et les lions, que vous appelez bêtes féroces, suivent leur instinct par force, et tuent les autres animaux pour vivre. Mais vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous combattez l'instinct sans nécessité, pour vous livrer à vos cruelles délices. Les animaux que vous

mangez ne sont pas ceux qui mangent les autres ; vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers, vous les imitez. Vous n'avez faim que des bêtes innocentes et douces, qui ne font de mal à personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent, et que vous dévorez pour prix de leurs services. »

« O meurtrier contre Nature! si tu t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables, des êtres de chair et d'os, sensibles et vivans comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-même, je dis de tes propres

mains, sans ferremens, sans coutelas; déchire-les avec tes ongles, comme font les lions et les ours; mords ce bœuf et le mets en pièces, enfonce tes griffes dans sa peau; mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chaudes, bois son ame avec son sang. Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante? Homme pitoyable! tu commences par tuer l'animal et puis tu le manges, comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'est pas assez; la chair morte te répugne encore, tes entrailles ne peuvent la supporter; il la faut transformer par le feu,

la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent; il te faut des chaircuitiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des corps morts, afin que le sens du goût, trompé par ces déguisemens, nerejette point ce qui lui est étrange, et savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil même eût peine à souffrir l'aspect. *(Traduct. de J.-J. Rousseau.)*

Je passe actuellement au système de Pythagore sur l'origine et la formation des choses.

Pythagore admettoit cinq

sortes d'élémens, savoir, l'esprit, le feu, l'air, l'eau et la terre.

L'esprit étoit actif de sa nature, et mettoit en mouvement le reste de la matière (*a*).

Ces élémens, en se combinant diversement formoient les différens corps dont la Nature est l'assemblage.

Voilà en peu de mots le système de Pythagore, ou plutôt,

(*a*) L'élément que les anciens appeloient esprit, ne paroît être autre chose que le feu élémentaire, que plusieurs physiciens ont regardé comme le principal et même comme le seul moteur de l'univers.

voilà le système que ce philosophe avoit emprunté des Égyptiens ; car ce système étoit connu en Égypte long-temps avant Pythagore. Le passage suivant, qui est tiré de Diodore de Sicile, prouvera mon assertion.

« Les antiques habitans de l'Égypte, contemplant l'univers, crurent qu'il existoit deux divinités éternelles et principales, savoir, le soleil et la lune : ils nommèrent l'une Osiris et l'autre Isis, deux noms qui ont leur raison dans l'idée qu'ils avoient de ces deux astres. Osiris signifie, qui a plusieurs yeux : en effet on peut dire que les rayons du soleil sont

autant d'yeux avec lesquels il regarde la terre et les mers. Le mot Isis signifie ancienne. Ce nom fut donné à la lune à cause de sa génération antique et éternelle.

Les Égyptiens pensent que ces deux divinités gouvernent le monde, qu'elles nourrissent et augmentent toutes choses ; que la nature de ces deux divinités contribue beaucoup à la génération, l'une en présidant à l'esprit et au feu, l'autre à l'eau et à la terre, et l'une et l'autre à l'air ; que toutes les choses étoient engendrées et nourries par ces deux divinités, et qu'ainsi le corps

entier de la Nature universelle est parachevé par le soleil et la lune.

Les élémens dont nous venons de parler, et qui sont l'esprit, le feu, la terre, l'eau et l'air constituent le corps entier de la Nature universelle. Les Égyptiens ont divinisé chacun de ces élémens, et leur ont donné des noms d'après leur nature particulière ; ils ont appelé l'esprit Jupiter, parce que l'esprit est la source de la force vitale, et qu'il est regardé à cause de cela comme le père de tous les êtres vivans : ils ont appelé le feu Vulcain, et l'ont mis au rang des grands dieux,

dieux, parce que le feu contribue beaucoup à la génération et à la perfection des choses. La terre étant regardée comme le réceptacle de toutes les choses qui prennent naissance, ils lui donnèrent le nom de mère. C'est dans la même vue que les Grecs l'ont nommée *Demeter*, mot nouveau, qui diffère très-peu de l'ancien mot *Ghemeter*, qui signifie terre-mère. L'eau fut appelée Océan, mot qui veut dire mère-nourrice. L'air enfin fut nommé Minerve, qu'ils ont dit être fille de Jupiter, née de son cerveau, et toujours vierge, parce que l'air est incorruptible, et qu'il

s'étend jusques aux cieux. Minerve s'appelle aussi *Tritogeneia*, des trois températures différentes que l'air reçoit dans les trois saisons de l'année, le printemps, l'été et l'hiver. Cette déesse a encore le nom de *Glaucopis*, parce que l'air paroît bleu à nos regards.

Les Égyptiens disent que ces cinq divinités parcourent le monde, et qu'elles se montrent aux regards des mortels, tantôt sous la figure des animaux, tantôt sous la figure humaine : ils ajoutent que ces métamorphoses ne doivent point nous étonner, que ces divinités ne font rien qu'elles

n'aient le pouvoir de faire, puisque ce sont véritablement elles qui donnent naissance à tous les êtres. »

Voilà quelles étoient les opinions des Egyptiens sur les principes des choses : voic quelles étoient celles de Pythagore sur le même objet.

Cicéron, en parlant de Pythagore qu'il ne comprenoit pas, s'explique ainsi : « Quant à Pythagore, qui a pensé que Dieu étoit un esprit répandu dans toute la nature, qui alloit et revenoit dans toutes ses parties, et que nos esprits étoient tirés de cet esprit universel, il n'a point senti que Dieu étoit

mis en pièces par cette distraction des esprits humains. »

D'après ce passage, il est impossible de ne pas reconnoître dans l'esprit admis par Pythagore, l'esprit que les Egyptiens mettoient au nombre des élémens, et qu'ils nommoient Jupiter.

Ovide, en exposant les opinions de Pythagore, s'exprime ainsi :

« Foibles mortels, que l'image du trépas épouvante sans cesse, pourquoi craindre le Styx et le royaume ténébreux, vaines chimères, supplices imaginaires inventés par les

poètes? Soit que la flamme réduise nos corps en cendres, soit que la pourriture les consume, ne croyez pas qu'après la mort il leur reste aucun sentiment. Nos ames sont immortelles, et quand elles abandonnent leur première demeure, elles vont animer d'autres corps.

Tout change, rien ne périt; nos ames passent sans cesse d'un corps dans un autre; du corps d'un animal dans celui d'un homme, et de celui d'un homme dans celui d'un animal; et par cette circulation, qui ne finit jamais, elles sont éternelles. Comme la cire

molle, qui en prenant toutes les figures qu'on veut lui donner, conserve toujours sa même substance, nos ames sont toujours les mêmes, quoiqu'elles passent dans des corps différens. »

» Il n'y a rien de stable, rien de permanent dans le monde. Tout change, et quelque forme que prennent les corps, ce ne sont que des formes passagères. Semblable à un fleuve rapide, le temps coule, et rien ne peut l'arrêter. Comme une vague pousse l'autre, comme le flot qui survient chasse celui qui le précéde, et est chassé ensuite

lui-même par celui qui le suit, les instans se suivent, se succèdent et se renouvellent sans cesse. Le présent éloigne le passé, et l'avenir chasse le présent : l'un n'est plus, et l'autre cesse dans le moment d'être ce qu'il étoit. »

« Nos corps sont sujets à une éternelle vicissitude : demain nous ne serons pas ce que nous sommes aujourd'hui, et aujourd'hui nous ne sommes pas ce que nous étions hier. »

« Le temps et la vieillesse consument tout ; et laissant sur tous les corps des traces de leur ravage, ils les font

périr d'une mort lente et tardive. Ce que nous appelons les élémens est sujet aux mêmes lois, et je vais vous apprendre les divers changemens qui leur arrivent; prêtez-moi toute votre attention. »

« Le monde est composé de quatre élémens, qui sont les principes de tous les êtres »

« Rien dans le monde ne conserve sa forme primitive; et la Nature, qui change et renouvelle sans cesse la face de l'univers, dépouille à chaque instant les êtres de la forme qu'elle leur avait donnée, pour leur faire prendre

celle des autres corps. Car enfin, et vous pouvez m'en croire, rien ne périt, rien ne s'anéantit dans le monde, quoique tout y change de figure. Naître n'est autre chose que commencer à être ce qu'on n'étoit pas auparavant : mourir n'est que cesser d'être ce qu'on étoit. Quoique ce qui étoit dans un lieu soit transporté dans un autre, son essence pour cela n'est pas anéantie. Tout se conserve dans l'univers, il n'y a que les modifications qui changent. Mais il est vrai, et il faut en convenir, rien ne subsiste long-temps sous la même forme.

Malgré le merveilleux dont Ovide semble envelopper ce qu'il dit sur la transmigration des ames, on s'apperçoit facilement que par cette transmigration, Ovide n'entend autre chose que la circulation de l'esprit élément dans les différentes parties de la Nature. Ce qu'Ovide dit des diverses combinaisons des élélémens de la matière, est infiniment clair, et porte un grand jour sur le véritable système de Pythagore.

Virgile explique d'une manière bien claire la nature de l'esprit, considéré comme élément.

« L'esprit entretient intérieurement le ciel, la terre, les plaines liquides, le globe luisant de la lune, et les autres astres du firmament. Répandu dans toutes les parties de la Nature, il en meut la masse entière; il fait naître les hommes et les bêtes, les oiseaux qui volent dans l'air, et les poissons que la mer renferme dans son sein. Tous ces êtres renferment en eux-mêmes une vigueur ignée. »

Ainsi, selon Virgile, l'esprit est une matière ignée, qui met en mouvement toutes les parties de l'univers.

Il ne sera pas hors de pro-

pos d'observer ici que quand Pythagore a dit que l'esprit étoit Dieu, il n'a voulu dire autre chose, sinon que l'esprit est la cause des phénomènes que l'univers nous présente. C'est dans ce sens que Thalès de Milet disoit que l'eau étoit Dieu, parceque, selon lui, l'eau étoit le principe de toutes choses. C'est dans ce sens qu'Anaximènes disoit que l'air étoit Dieu; c'est dans ce sens qu'Alcméon de Crotone disoit que le soleil, la lune et les autres astres, et outre cela l'esprit, étoient Dieu. C'est ainsi qu'Empédocles vouloit que les quatre

élémens

élémens dont toutes les choses sont composées fussent Dieu. C'est dans ce sens que Xénophon fait dire à Socrate que le soleil et l'esprit sont Dieu. C'est dans ce sens qu'Aristote, dans son troisième livre de la philosophie, dit tantôt que l'esprit est Dieu, tantôt que le monde lui-même est Dieu, tantôt enfin que l'ardeur du ciel est Dieu. C'est dans ce sens que Straton le physicien disoit que la Nature, qui renferme en elle les causes de la génération, de l'accroissement et de la diminution de toutes choses, étoit Dieu. C'est dans ce sens que Cléan-

thes disoit que le feu répandu dans toute la Nature étoit le Dieu le plus certain.

On tomberoit dans une étrange erreur, si l'on pensoit que par le mot *Dieu*, les philosophes dont je viens de parler, entendoient un être intelligent et distinct de la Nature. Zénon, le fondateur de la secte des Stoïciens, qui soutenoit que le feu étoit Dieu, disoit que les mots Jupiter, Junon, Vesta et autres semblables, étoient des noms donnés à des choses muettes et inanimées. Ariston son disciple disoit que Dieu n'avoit ni forme ni sentiment.

ÉPICURE.

ÉPICURE naquit dans un bourg de l'Attique, sous le règne de Philippe, roi de Macédoine. Il fut du nombre de ceux que les Athéniens envoyèrent dans l'île de Samos pour y fonder une colonie. Il passa son enfance parmi les Samiens. Dans la suite, il revint à Athènes, où il professa la philosophie dans un jardin magnifique. On venoit à lui de toutes les villes de la Grèce et de l'Asie; l'Égypte même lui envoyoit des disciples. Ses sectateurs conservèrent toujours pour lui

le plus grand respect. Son école ne se divisa jamais : on suivit sa doctrine comme un oracle. Son jour natal étoit encore solennisé du temps de Pline. Sa patrie lui érigea des statues pour éterniser sa mémoire.

Épicure mourut à Athènes, âgé de soixante-douze ans, après avoir été tourmenté pendant quinze jours par une rétention d'urine : il se fit mettre dans une cuve d'airain pleine d'eau chaude, pour donner quelques intervalles à ses douleurs. Il exhorta ses amis à se souvenir de ses pré-

ceptes, et finit sa vie dans cet entretien.

Étant près de mourir, il écrivit à Idoménée une lettre qui commençoit par ces mots: « Je vous écrivois au plus heureux jour de ma vie, puisque c'étoit le dernier. »

Épicure fut le premier des Grecs qui s'éleva ouvertement contre la superstition; il n'imita point ces philosophes pusillanimes qui n'osèrent jamais attaquer le monstre corps à corps (*a*). Il employa dans

(*a*) Long-temps avant Epicure, Chéops, roi d'Égypte forma le dessein d'anéantir la superstition dans

ses écrits toute la force du raisonnement pour prémunir les hommes contre les craintes de la mort. Lucrèce a embelli de tous les charmes de la poésie les pensées d'Épicure sur cet évènement nécessaire et inévitable. Écoutons le philosophe romain, et apprenons

---

ses états : pour cet effet, il fit fermer les portes des temples, et défendit, sous peine de mort, d'exercer aucune espèce de culte. Tandis qu'il vécut, sa volonté ne rencontra aucun obstacle ; et si ses successeurs avoient maintenu ses règlemens, l'Égypte étoit débarassée de toute sorte de préjugés religieux.

à nous résigner aux décrets du sort (*a*).

« On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe dans le temps où il pourroit se faire sentir. Mais puisque la mort, en faisant disparoître l'homme, sur qui pourroient fondre les

(*a*) Lucrèce étoit contemporain de Cicéron. Après avoir étudié long-temps la philosophie d'Épicure, il composa six livres sur la nature des choses. Ce philosophe périt avant d'avoir mis la dernière main à son ouvrage. Les calamités de la république, une maladie incurable dont il étoit attaqué, le déterminèrent à se débarrasser du pénible fardeau de la vie.

maux auxquels nous sommes exposés, l'empêche, pour ainsi dire, d'avoir existé auparavant, qu'a-t-il à redouter? Est-on malheureux quand on n'existe pas? Et celui qu'une mort éternelle a délivré de la vie, n'est-il pas au même état que s'il ne fût jamais né? »

« Mais, dis-tu, cette famille dont je faisois le bonheur, cette épouse vertueuse, ces chers enfans qui voloient au-devant de moi pour s'emparer de mes premiers baisers, et qui pénétroient mon cœur d'une joie intérieure et secrète; une gloire qui n'est pas encore à son comble, des amis à qui je

puis être encore utile. O malheureux, malheureux que je suis ! un seul jour, un instant fatal me ravit toutes les douceurs de la vie ! Sans doute ; mais tu n'ajoutes pas que la mort t'en ôte aussi le regret. Si on étoit bien convaincu de cette vérité, de combien de peines et d'alarmes ne se délivreroit-on pas ? L'assoupissement de la mort a fermé tes paupières : te voilà pour le reste des siècles à l'abri de la douleur ; et nous, à côté d'un bûcher lugubre, nous versons sur ta cendre des flots de larmes, et le temps n'effacera jamais les traces de notre douleur.

Insensés! pourquoi nous dessécher dans le deuil et dans les pleurs? Un sommeil paisible, un repos éternel, ne voilà-t-il pas un grand sujet d'affliction!

O mes amis! livrons-nous à la joie; le plaisir est fugitif; bientôt il va nous quitter pour ne plus revenir: c'est ainsi que, la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs s'animent à la gaieté. Ils craignent donc après la mort, d'être dévorés par la soif, épuisés par la sécheresse, ou tourmentés par d'autres désirs? »

« Quand le corps et l'ame reposent dans les bras du som-

meil, on ne s'inquiète ni de soi ni de la vie ; et bien que cet état de calme puisse durer éternellement, il n'est jamais troublé par le regret de notre existence. Néanmoins les mouvemens de la sensibilité ne sont pas tellement égarés pendant le sommeil, que le réveil ne puisse aisément les ramener à leur direction. La mort est donc encore moins que le sommeil, si ce qui n'est rien peut avoir des degrés : elle cause plus de désordre et de confusion dans les principes, et interdit pour toujours le réveil à quiconque a une fois senti son froid repos ».

« Si la Nature élevoit tout-
à-coup la voix, et nous faisoit
entendre ces reproches : « Mor-
« tel, pourquoi te désespérer
« ainsi immodérément ? pour-
« quoi gémir et pleurer aux
« approches de la mort ? Si tu
« as passé jusqu'ici des jours
« agréables, si ton ame n'a pas
« été un vase sans fond, où
« se soient perdus les plaisirs
« et le bonheur, que ne sors-
« tu de la vie comme un con-
« vive rassasié, comme un
« voyageur qui touche au port?
« Si au contraire tu as laissé
« échapper tous les biens qui
« se sont offerts, si la vie ne
« t'offre plus que des dégoûts,
pourquoi

« pourquoi voudrois-tu multi-
« plier des jours qui doivent
« s'écouler avec le même désa-
« grément, et s'évanouir à
« jamais, sans te procurer au-
« cun plaisir? Que ne cherches-
« tu dans la fin de ta vie un
« terme à tes peines? Car enfin,
« quelques efforts que je fasse,
« je ne peux rien inventer de
« nouveau qui te plaise; je
« n'ai toujours à t'offrir que
« le même enchaînement. Ton
« corps n'est pas encore usé
« par la vieillesse, ni tes mem-
« bres flétris par les ans: mais
« attends-toi à voir toujours
« la même suite d'objets,
« quand même ta vie triom-

« pheroit d'un grand nombre « de siècles, et bien plus encore si jamais elle ne devoit « finir. »

« Eh bien, qu'aurions-nous à répondre à la Nature, sinon que le procès qu'elle nous intente est juste? — Mais si c'est un malheureux plongé dans la misère, qui se lamente au bord de la tombe, n'auroit-elle pas encore plus de raison de l'accabler de reproches, et de lui crier d'une voix menaçante: Insensé, va pleurer loin d'ici, ne m'importune plus de tes plaintes? Et à ce vieillard accablé d'années, qui ose encore murmurer; Homme insatiable,

tu as parcouru la carrière des plaisirs, et tu t'y traînes encore ! moins riche de ce que tu as, que pauvre de ce que tu n'as pas, tu as toujours vécu sans plaisir, tu n'as vécu qu'à demi, et la mort vient te surprendre avant que ton avidité soit assouvie. L'heure est venue, renonce à mes présens, ils ne sont plus de ton âge ; laisse jouir les autres, et fais le sacrifice de bon gré, puisqu'il est indispensable. »

« Ces reproches ne sont-ils pas justes ? n'est-ce pas une loi de la Nature, que la vieillesse cède la place au jeune âge, et qu'ainsi les êtres se perpétuent

les uns par les autres? Rien ne tombe dans l'abyme du Tartare. Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures. Elles passeront bientôt elles-mêmes, et ne tarderont pas à te suivre : les êtres actuellement existans disparoîtront comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit sa part aux reproductions de la Nature ; et nous n'avons que l'usufruit de la vie, sans en avoir la propriété. »

« Quel rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont précédé notre naissance? C'est un miroir où la Nature nous montre les temps qui

suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste et de si effrayant? N'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil? »

« Homme injuste, ne devrois-tu pas quelquefois te dire: Ancus lui-même est mort, ce grand homme si supérieur à moi par ses vertus. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ses ossemens à la terre, comme le plus vil de ses esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences et des arts, les compagnons des Muses, et Homère leur souverain, qui repose comme eux dans la tombe. Enfin Démo-

crite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençoient à s'user, alla présenter lui-même sa tête à la mort. Épicure lui-même a vu le terme de sa carrière, lui qui plana bien au-dessus de la sphère commune, et qui éclipsa les plus brillans génies, comme l'éclat du soleil levant fait disparoître la lumière des étoiles.»

«Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque instant! toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui dors même en veillant, et dont les idées sont des songes! toi

qui toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévorantes, ne sais pas en démêler la cause, et dont l'ame est toujours incertaine, flottante, égarée ! »

« Si les hommes connoissoient la cause et l'origine des maux qui assiégent leur ame, comme ils sentent le poids accablant qui s'appésantit sur eux, leur vie ne seroit pas si malheureuse ; on ne les verroit pas chercher toujours, sans savoir ce qu'ils désirent, et changer sans cesse de place, comme si, par cette oscillation continuelle,

ils pouvoient se délivrer du fardeau qui les opprime. »

« Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui, mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres ; on diroit qu'il accourt y éteindre un incendie : mais à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui : il succombe au sommeil, et cherche à s'oublier lui-même. Dans un moment, vous allez le voir regagner la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne

peut s'éviter : on se retrouve, on s'importune, on se tourmente toujours ; c'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connoissoit, renonçant à tous ces vains remèdes, on se livreroit à l'étude de la Nature, puisqu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

« Que signifient ces alarmes qu'un amour mal-entendu de la vie vous inspire dans les dangers ? Apprenez donc, ô mortels ! que vos jours sont comptés, et que, l'heure fatale venue, il faut partir sans délai. »

« Et en vivant plus long-temps, ne serez-vous pas toujours habitans de la même terre ? La Nature inventera-t-elle pour vous de nouveaux plaisirs? Non sans doute. Mais le bien qu'on n'a pas paroît toujours le bien suprême. En jouit-on ? c'est pour soupirer après un autre ; et les désirs, en se succédant, entretiennent dans l'ame la soif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir et du sort que l'âge futur nous prépare. »

« Ne croyez pas, au reste, que la durée de votre vie sera retranchée de celle de votre mort. Vous n'en serez pas

moins de temps victime du trépas. Quand même vous verriez la révolution de plusieurs siècles, il vous restera toujours une mort éternelle à attendre ; et celui que la terre vient de recevoir ne sera pas moins long-temps mort que celui dont elle enferme les dépouilles depuis un grand nombre d'années. *(Traduction de Lucrèce, par Lagrange).*

Épicure posoit pour premier principe, que rien n'étoit fait de rien.

Selon lui, toute la Nature consistoit en deux choses, les corps et le vide.

Il démontroit l'existence du vide, en disant que sans le vide rien ne pourroit se mouvoir.

Quant aux corps, il en distinguoit de deux espèces : les uns étoient des assemblages ; les autres étoient des corps dont ces assemblages étoient formés. Ces derniers il les nommoit atômes, qu'il supposoit indivisibles, parfaitement solides, et dans un mouvement continuel.

Il enseignoit que les atômes, en se mouvant dans le vide infini, se combinoient d'une infinité de manières, et produisoient

duisoient par leur concours, tout ce qui est, tout ce que nous voyons.

LOCKE.

LOCKE naquit aux environs de Bristol, il y a un siècle et demi. Il étudia d'abord la médecine, mais ne pouvant l'exercer, à cause de la foiblesse de sa santé, il s'adonna tout entier à l'étude de la philosophie. Son premier ouvrage fut un traité sur le gouvernement civil, où il pose les bases de tout gouvernement libre, et dans lequel il s'élève avec énergie contre le pouvoir arbitraire. Cet ouvrage lui

valut de longues persécutions de la part de Jacques II.

Locke quitta sa patrie, voyagea en France, en Allemagne : il se rendit ensuite en Hollande, où il mit la dernière main à son livre de l'Entendement humain; ouvrage de la philosophie la plus profonde, dans lequel il a démontré que rien n'entre dans notre entendement que par la voie des sens.

Cette vérité, qui renverse de fond en comble toute espèce d'idées religieuses, est la base de la science de l'homme, de cette science qui avant Locke n'étoit fondée que sur des sup-

positions vagues, gratuites et absurdes.

Locke ne donna point à son système tout le développement dont il étoit susceptible : cet honneur étoit réservé à Condillac et à Helvétius. Ces deux grands hommes, en démontrant que toutes nos facultés intellectuelles se réduisent à la faculté de sentir, ont porté la science de l'homme à un point de perfection qui fera époque dans les siècles à venir.

De l'auteur du Système de la Nature.

Le Système de la Nature est le plus beau monument que la

philosophie ait élevé à la raison. Animé du bonheur de ses semblables, et bravant la fureur des prêtres et des tyrans, l'auteur anonyme de cet ouvrage immortel arracha d'une main hardie le bandeau fatal qui cachoit aux regards des mortels les charmes de l'auguste vérité.

Après avoir démontré, de la manière la plus claire et la plus solide, que tous les effets que l'univers nous présente, sont des résultats nécessaires des diverses combinaisons de la matière, après avoir renversé de son trône ce tyran invisible dont l'idée fantastique portoit la désolation et le délire

dans l'ame des mortels consternés, après avoir établi les principes de la morale sur les rapports éternels qui subsistent entre les hommes, l'auteur du Système fait ainsi parler la Nature :

« Reviens, enfant transfuge, reviens à la Nature ; elle te consolera, elle chassera de ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces inquiétudes qui te déchirent, ces transports qui t'agitent, ces haines qui te séparent de l'homme que tu dois aimer. Rendu à la Nature, à l'humanité, à toi-même, répands des fleurs sur la route de la vie ; cesse de contempler

l'avenir ; vis pour toi, vis pour tes semblables ; descends dans ton intérieur ; considere ensuite les êtres sensibles qui t'environnent, et laisse-là ces Dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité. Jouis, et fais jouir des biens que j'ai mis en commun pour tous les enfans également sortis de mon sein ; aide-les à supporter les maux auxquels le destin les a soumis comme toi-même. J'approuve tes plaisirs, lorsque sans te nuire à toi-même, ils ne seront point funestes à tes frères, que j'ai rendus nécessaires à ton propre bonheur. Ces plaisirs te sont permis, si tu en uses dans

cette juste mesure que j'ai fixée moi-même. Sois donc heureux, ô homme ! la Nature t'y convie, mais souviens-toi que tu ne peux l'être tout seul ; j'invite au bonheur tous les mortels ainsi que toi ; ce n'est qu'en les rendant heureux que tu le seras toi-même ; tel est l'ordre du destin ; si tu tentois de t'y soustraire, songe que la haine, la vengeance et le remords sont toujours prêts à punir l'infraction de ses décrets irrévocables ».

« Suis donc, ô homme, le plan qui t'est tracé pour obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre. Que l'humanité sen-

sible t'intéresse au sort de l'homme ton semblable ; que ton cœur s'attendrisse sur les infortunes des autres ; que ta main généreuse s'ouvre pour secourir le malheureux que son destin accable ; songe qu'il peut un jour t'accabler ainsi que lui ; reconnois donc que tout infortuné a droit à tes bienfaits. Essuie sur-tout les pleurs de l'innocence opprimée ; que les larmes de la vertu dans la détresse soient recueillies dans ton sein ; que la douce chaleur de l'amitié sincère échauffe ton cœur honnête ; que l'estime d'une compagne chérie te fasse oublier les peines

de la vie ; sois fidèle à sa tendresse, qu'elle soit fidelle à la tienne ; que sous les yeux de parents unis et vertueux tes enfants apprennent la vertu ; qu'après avoir occupé ton âge mûr, ils rendent à ta vieillesse les soins que tu auras donnés à leur enfance imbécile ».

« Sois juste, parce que l'équité est le soutien du genre humain. Sois bon, parce que la bonté enchaîne tous les cœurs. Sois indulgent, parce que foible toi même, tu vis avec des êtres aussi foibles que toi. Sois doux, parce que la douceur attire l'affection. Sois reconnoissant, parce que la

reconnoissance alimente et nourrit la bonté. Sois modeste, parce que l'orgueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes. Pardonne les injures, parce que la vengeance éternise les haines. Fais du bien à celui qui t'outrage, afin de te montrer plus grand que lui, et de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré, chaste, parce que la volupté, l'intempérance et les excès détruiront ton être et te rendront méprisable ».

« Sois citoyen, parce que ta patrie est nécessaire à ta sûreté, à tes plaisirs, à ton bien-être. Sois fidèle et soumis à l'autorité légitime, parce

qu'elle est nécessaire au maintien de la société qui t'est nécessaire à toi-même. Obéis aux lois, parce qu'elles sont l'expression de la volonté publique à laquelle ta volonté particulière doit être subordonnée. Défends ton pays, parce que c'est lui qui te rend heureux et qui renferme tes biens, ainsi que tous les êtres les plus chers à ton cœur. Ne souffre point que cette mère commune de toi et de tes concitoyens tombe dans les fers de la tyrannie, parce que pour lors elle ne seroit plus qu'une prison pour toi. Si ton injuste patrie te refuse le bonheur; si elle souffre

qu'on t'opprime, éloigne-toi d'elle en silence ; ne la trouble jamais. En te conduisant ainsi, quelque soient l'injustice et l'aveuglement des êtres avec qui ton sort te fait vivre, tu ne seras jamais totalement privé des récompenses qui te seront dues ; nulle force sur la terre ne pourra du moins te ravir le contentement intérieur, cette source la plus pure de toute félicité ; tu rentreras à chaque instant avec plaisir en toi-même ; tu ne trouveras au fond de ton cœur ni honte, ni terreurs, ni remords ; tu t'aimeras ; tu seras grand à tes yeux ; tu seras chéri, tu seras estimé de

de toutes les ames honnêtes. Cependant si tu portes tes regards au dehors, des visages contents t'exprimeront la tendresse, l'intérêt, le sentiment. Une vie dont chaque instant sera marqué par la paix de ton ame et l'affection des êtres qui t'environnent, te conduira paisiblement au terme de tes jours; car il faut que tu meures; mais tu te survis déjà par la pensée; tu vivras toujours dans l'esprit de tes amis, et des êtres que tes mains ont rendu fortunés; tes vertus y ont d'avance érigé des monumens durables. Si le ciel s'occupoit de toi, il seroi content de ta conduite, quand

la terre en est contente ».

« C'est moi qui punis plus sûrement que les Dieux, tous les crimes de la terre ; le méchant peut échapper aux lois des hommes, jamais il n'échappe aux miennes. C'est moi qui ai formé et les cœurs et les corps des mortels ; c'est moi qui ai fixé les lois qui les gouvernent. Si tu te livres à des voluptés infâmes, les compagnons de tes débauches t'applaudiront, et moi je te punirai par des infirmités cruelles, qui termineront une vie honteuse et méprisée. Si tu te livres à l'intempérance, les lois des hommes ne te puniront point,

mais je te punirai en abrégeant tes jours. Si tu es vicieux, tes habitudes funestes retomberont sur ta tête. C'est moi qui suis la justice incréée, éternelle; c'est moi qui sans acception des personnes sais proportionner le châtiment à la faute, le malheur à la dépravation. Les lois de l'homme ne sont justes que quand elles sont conformes aux miennes; leurs jugemens ne sont raisonnables que quand je les ai dictés; mes lois seules sont immuables, universelles, irréformables, faites pour régler en tous lieux en tout tems le sort de la race humaine ».

DE LA NATURE ET DE SES LOIS,

J'AI formé le dessein de parler de la Nature et de ses lois. Remontant aux principes des choses, je vais faire voir que la matière, par sa propre énergie, est capable de produire tous les phénomènes que l'univers nous présente.

Les persécutions, les violences sans nombre exercées au nom de Dieu; l'abrutissement et l'esclavage dans lesquels les prêtres plongent par-tout les

nations, sont les motifs qui m'ont déterminé à composer cet ouvrage.

La NATURE est l'assemblage de tout ce qui existe.

Parmi les diverses matières dont la Nature est l'assemblage, les unes sont disposées à s'unir avec plus ou moins de facilité, tandis que d'autres sont incapables d'union. Celles qui sont propres à s'unir forment des combinaisons plus ou moins durables, c'est-à-dire, plus ou moins capables de persévérer dans leur état et de résister à la dissolution. De ces différentes combinaisons, il résulte des tous physiques, des corps dont les propriétés, les façons d'agir sont des suites nécessaires des matières ou des élémens qui sont entrés dans leur composition, et des arrangemens divers de ces mêmes matières.

Les molécules de la matière, après avoir, par des combinaisons particulières constitué des êtres divers, se séparent, et en se combinant ensuite d'une nouvelle manière, elles forment des êtres nouveaux. (*a*)

Nous voyons cette loi s'exécuter d'une manière sensible dans le règne animal, végétal et minéral.

Les animaux, après avoir été développés dans la matrice qui convient

---

(*a*) Haud igitur penitus pereunt quæcumque videntur
Quando aliud ex alio reficit Natura: nec ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ.
LUCRET.

Omnia mutantur, nihil interit. Errat, et illinc
Huc venit, hinc illuc. . . . . .
Utque novis facilis signatur cera figuris,
Nec manet ut fuerat, nec formam servat eamdem
Sed tamen ipsa eadem est. . . . . .
OVID.

aux rudimens de leur machine, s'accroissent, se fortifient, soit en se nourrissant de plantes analogues à leur être, soit en dévorant d'autres animaux. Après avoir acquis tous leurs accroissemens, ils engendrent à leur tour des êtres organisés semblables à eux.

Les plantes qui, comme nous venons de le voir, servent à nourrir les animaux, se nourrissent elles-mêmes de la terre, s'accroissent et se fortifient à ses dépens.

Dans la formation des minéraux, des terres diversement élaborées, et combinées d'une infinité de façons, servent à les accroître et à leur donner plus ou moins de densité.

Les animaux, les plantes et les minéraux, rendent après un certain temps à la Nature les élémens qu'ils en ont empruntés : les parties solides

vont se réunir à la terre; les parties aqueuses s'exhalent dans l'athmosphère ; le feu rompant ses liens, s'échappe pour se combiner avec d'autres corps; l'air se réunit à l'air: les parties ainsi désunies et dispersées, servent à la formation de nouveaux êtres.

Tel est le cercle éternel que tous les êtres sont forcés de décrire; c'est ainsi que le mouvement fait naître, conserve quelque temps et détruit successivement toutes les parties de l'univers, tandis que la somme de l'existence reste toujours la même (*a*).

(*a*). . . . . Quæ decedunt corpora cumque
Unde abeunt minuunt quo venêre augmine donant :
Illa senescere at hæc contra florescere cogunt'
Nec remorantur ibi; sic rerum somma novatur

En effet, quoique les corps s'altèrent et disparoissent, rien cependant ne périt dans l'univers ; les produits de la décomposition des corps servent à la composition d'autres corps : la Nature entière ne se conserve que par cette circulation perpétuelle des molécules de la matière.

Si l'on me demande d'où la matière a reçu son mouvement (*a*) je dirai que le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de la matière.

Si l'on me demande d'où est venue la matière, je dirai qu'elle a toujours

---

Semper, et inter se mortalés mutua vivunt.
Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur ;
Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.
LUCRET.

(*a*) Le mouvement est l'effort par lequel un corps change ou tend à changer de place.

existé ; parce qu'il est impossible de comprendre que ce qui ne peut s'anéantir ou cesser d'exister, ait jamais pu commencer. Si la matière n'existait pas de toute éternité, il auroit été un temps où rien n'auroit existé; il auroit fallu, dans cette hypothèse, que la matière eût passé du néant à l'existence, ou que le néant lui eût donné l'existence, ce qui est absurde.

Je conclus donc que la matière existe nécessairement de toute éternité; je conclus aussi, que puisque le mouvement est une suite de son essence, de son existence, elle a dû se mouvoir de toute éternité; que de toute éternité les molécules de la matière ont agi et réagi les unes sur les autres; que de toute éternité ces molécules ont dû s'attirer, se combiner, se réunir, se séparer et se réunir de nouveau.

Mais, me demandera-t-on encore,

l'univers subsiste-t-il de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui? Les astres ont-ils toujours brillé au firmament? le globe que nous habitons tourne-t-il de toute éternité autour du soleil qui l'éclaire et qui le vivifie? y a-t-il eu de tout temps des hommes sur la terre? l'homme a-t-il toujours été ce qu'il est, ou a-t-il été obligé de passer par une infinité de développemens successifs?

Quoique je ne voie aucune raison qui m'empêche de supposer que l'univers subsiste de toute éternité dans le même état où nous le voyons, que les hommes sont de toute éternité et demeureront éternellement ce qu'ils sont aujourd'hui, je suis cependant porté à croire que ce qui existe actuellement n'a pas toujours existé de la même manière. La matière est éternelle, mais ses modifications sont contingentes et passageres. En effet, quoique les matières qui

qui composent notre terre aient toujours existé, cette terre n'a pas probablement toujours eu la forme actuelle. Quant aux hommes, nous pouvons les regarder comme des productions particulières propres à notre globe dans la position où il se trouve ; ces productions changeroient, si par quelque révolution physique notre globe venoit à se déplacer [1]. Ce qui paroit fortifier cette supposition, c'est que sur notre globe toutes les productions varient en raison de ses différens climats. L'éléphant est indigène à la zône torride; la renne habite les climats glacés ; le diamant se trouve dans l'Indostan ; l'ananas croit en Amérique, il ne vient dans nos climats que quand l'art lui forme un air analogue : les hommes varient dans les différens climats, pour

couleur, pour la conformation, pour la taille, pour la force.

Si la différence des climats, c'est-à-dire, les différentes positions des parties de notre globe relativement au soleil, suffit pour mettre une variété sensible entre ses productions, je puis conjecturer avec assez de fondement, que si notre globe venoit à se déplacer, l'espèce humaine changerait ou seroit forcée de disparoître, si elle ne pouvoit se coordonner avec les changemens que le globe auroit éprouvés. L'homme ne peut vivre que dans l'air, et le poisson que dans l'eau. Mettez le poisson dans l'air et l'homme dans l'eau, bientôt, faute de pouvoir se coordonner avec les fluides qui les environneront, ces animaux périront.

En supposant donc qu'il se soit fait quelques changemens dans la position de notre globe, l'homme primitif différeroit peut-être autant de l'homme actuel, que le quadrupède diffère de

l'insecte. Ainsi l'homme, de même que tout ce qui existe, peut être regardé comme dans une vicissitude continuelle; ainsi il n'y a nulle contradiction à croire que les espèces varient sans cesse, et il est aussi impossible de savoir ce qu'elles deviendront, que de savoir ce qu'elles ont été.

Mais, me demandera-t-on encore, y a-t-il eu un premier homme dont les autres soient descendus? y a-t-il eu de tout temps des mâles et des femelles? l'œuf est-il antérieur à la poule ou la poule à l'œuf? Il n'est pas donné à l'homme de répondre à ces différentes questions; l'expérience et le raisonnement ne nous apprennent rien sur l'origine primitive de l'homme.

Beaucoup de personnes, trompées par leurs préjugés, pensent que la matière est une substance passive de sa nature, qu'elle tient son mouvement

et son existence d'un agent distingué d'elle-même.

Cette opinion est dénuée de tout fondement; car de cela seul que par-tout où je vois de la matière, je vois de la matière en mouvement, je suis certainement en droit d'affirmer que la matière est une substance active de sa nature [2].

Mais supposons pour un instant que la matière soit passive de sa nature, c'est-à-dire incapable de rien produire d'elle-même sans le secours d'un être extérieur qui lui imprime le mouvement, quel sera cet être? Sera-t il matériel? sera-t-il immatériel? Si cet être est matériel, je ne vois plus dans cet être que de la matière en mouvement. Si cet être est immatériel, s'il n'est pas matière, il n'est rien (*a*): or

(*a*) C'est une vérité si frappante, que ce qui n'est pas matière n'est rien, qu'il n'y

comment concevoir qu'un tel être ait pu tirer la matière de son propre sein ! comment concevoir qu'un tel être puisse agir sur la matière, diriger ses mouvemens, la guider dans sa marche ! Peut-on seulement concevoir qu'un pareil être puisse lui-même exister ! Ceux qui soutiennent de pareilles absurdités, entendent-ils bien ce qu'ils veulent dire ?

Les déicoles ne cessent de répéter, que les mouvemens réglés, que cet ordre invariable que l'on voit régner dans l'univers, annoncent une sagesse et une intelligence qu'on ne peut se refuser de reconnoître dans la cause qui produit des effets si merveilleux.

Je réponds d'abord, qu'un être intelligent est un être qui pense, qui

---

a que des préjugés invétérés et la mauvaise foi qui puissent la révoquer en doute.

veut, qui agit pour parvenir à une fin; or, pour penser, pour vouloir, pour agir, il faut avoir des organes; ainsi, dire que l'univers est gouverné par un être intelligent, c'est dire que l'univers est gouverné par un être pourvu d'organes, attendu que sans organes, il ne peut y avoir ni sensation, ni volonté, ni action.

Je réponds en second lieu, que les mouvemens réglés que nous voyons dans l'univers, sont des suites des lois de la matière, qui ne peut agir autrement qu'elle n'agit; que l'ordre de l'univers est la disposition de ses parties rigoureusement nécessaire.

L'ordre dans notre système planétaire n'est autre chose que la suite des phénomènes qui s'opèrent suivant des lois nécessaires; ces lois sont l'attraction, la force centrifuge, etc. (3).

En conséquence de ces lois, le soleil

occupe le centre; les planètes et les comètes décrivent autour de lui, dans des temps réglés, des révolutions continuelles. La terre que nous habitons, en même-temps qu'elle tourne autour du soleil, tourne sur son axe, qui conserve toujours son parallélisme, et fait avec le plan de l'écliptique un angle de 66 deg. 32 min.

Le mouvement de la terre sur elle-même produit les jours et les nuits; les saisons sont une suite nécessaire du mouvement de la terre autour du soleil, et de l'inclinaison et du parallélisme constant de son axe.

Tout est dans l'ordre dans la Nature, c'est-à-dire, tout y est nécessaire. Les tempêtes, les orages, les stérilités, les maladies, les pestes et la mort, sont aussi nécessaires à sa marche, que la chaleur bienfaisante du soleil, que la sérénité du ciel, que les pluies douces

du printemps, que les années fertiles, que la santé, que la vie.

Les déicoles prétendent que les animaux, les plantes, nous fournissent une preuve de l'existence d'une cause puissante, intelligente et remplie de bonté; ils soutiennent que l'accord de leurs parties à se prêter des secours mutuels pour remplir leurs fonctions et maintenir leur ensemble, annoncent un ouvrier bon, puissant et sage.

Je réponds que cet accord des parties des animaux et des végétaux est une suite des lois de la Nature. Être surpris que le cerveau, les yeux, les artères et les veines agissent comme ils font, ou que les racines d'une plante attirent des sucs, ou qu'un arbre produise des fruits, c'est être surpris qu'il existe dans la Nature des élémens propres à s'unir, à s'arranger et à se combiner de manière à former des tous

capables de produire des effets particuliers ; c'est être surpris qu'un animal, un végétal existent. Dès qu'une chose existe, c'est une preuve que la Nature a pu la faire : il existe des animaux, des plantes, donc la Nature a pu les produire.

Au reste, si la formation des animaux, leur façon d'agir étoient une preuve qu'ils sont des effets d'une cause intelligente, leur destruction, leur dissolution, devroient prouver de même que ces êtres sont des effets d'une cause privée d'intelligence et de vues constantes.

Enfin si par impossible il existoit une cause puissante et intelligente de tout ce qui existe, loin de reconnoître de la bonté dans cette cause, je n'y verrois au contraire que de la méchanceté. En effet, examinons la Nature ; fixons nos regards sur ce qui se passe

autour de nous ; nous verrons les stérilités, les pestes, les révolutions physiques désoler le monde que nous habitons ; nous verrons des millions d'êtres qui semblent n'avoir reçu l'existence que pour souffrir et mourir ; nous les verrons engagés dans des guerres perpétuelles, se dévorer les uns les autres ; les plus foibles devenir les victimes des plus forts : nous verrons les hommes, ces prétendus favoris de la providence, livrés par-tout à des tyrans farouches, à des prêtres imposteurs et sanguinaires ; nous les verrons voués à l'infortune, vivre les jouets constans de l'affliction et de la douleur, et mourir ensuite dans les tourmens pour servir de pâture à de vils insectes (*a*).

(*a*) Homo natus de muliere, brevi tempore vivens, repletur miseriis multis, sicut et flos nascitur et interit. JOB.

Pour justifier la Divinité, les déicoles ont imaginé une vie future, où, selon eux, l'homme jouira d'une félicité pure et inaltérable.

Mais d'abord, si quelque chose est démontré, c'est l'impossibilité de cette vie future [4]. En effet, si l'homme ne sent que par le moyen de ses organes, n'est-il pas évident que la structure organique une fois détruite, l'homme doit rentrer nécessairement dans cet état d'insensibilité où il étoit avant de naître (*a*)?

(*a*) Mors est non esse; id quale sit jam scio, hoc erit post me quod ante me fuit. SEN.

Cogita nullis defunctos malis affici: illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse: nullas imminere mortuis tenebras; nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, et reos et in illâ libertate tam laxa iterùm tyrannos: luserunt ista pœtæ et vanis nos agi-

Je demande ensuite à ceux qui pensent que Dieu nous dédommagera dans une autre vie des maux que nous souffrons dans celle-ci, sur quoi ils fondent leurs espérances. Si la sagesse, la bonté de leur Dieu se dément si souvent dans ce monde, qui pourra les assurer que sa conduite cessera un jour d'être la même à l'égard des hommes, qui éprouvent sur la terre tantôt ses bienfaits, tantôt ses disgraces? Si Dieu n'a pas voulu rendre ses créatures complètement heureuses dans ce monde, qu'elle raison ont-ils de croire qu'il le voudra dans un autre?

Il n'y a point, dit-on, de peuple sur la terre qui n'ait un culte religieux

---

tavêre terroribus. Mors omnium dolorum et solutio est et finis: ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in quâ antequam nasceremur, jacuimus, reponit. SENEC.

quelconque;

quelconque ; les sauvages les plus grossiers et les nations les moins policées, reconnoissent un agent tout-puissant qui gouverne le monde ; et de ce consentement universel à reconnoître un Dieu, on en conclut l'existence.

Je réponds que le consentement universel des hommes sur un objet qu'aucun d'entre eux n'a jamais pu connoître, ne prouve nullement son existence : le consentement des hommes à reconnoître un Dieu ne prouve rien, sinon qu'ils se sont formé des idées fausses de la matière, et que des fripons ont su tirer parti de leur crédulité.

De ce que tous les peuples de la terre ont cru aux sorciers et aux revenans, est-ce une raison pour en conclure l'existence des sorciers et des revenans?

Ce qui prouve que l'idée de Dieu est fondée sur une erreur, c'est que chaque peuple s'est fait un Dieu à sa manière :

le Lapon adore une roche, le Nègre se prosterne devant un serpent monstrueux, l'Idolâtre devant une statue, et le Chrétien, qui se moque du Lapon, du Nègre et de l'Idolâtre, s'agenouille devant un morceau de pain.

Mais en second lieu, il est faux que tous les peuples de la terre reconnoissent un Dieu; les Hottentots, les Caffres, les Brasiliens, n'ont aucune espèce de religion. Eusebe nous a conservé le passage suivant d'un philosophe de Syrie: « Chez les Seres il y » a une loi qui défend le meurtre, le » libertinage, le vol et toute espèce de » culte, c'est pourquoi dans cette im» mense région, on ne voit ni temple, » ni fille publique, ni adultère, ni » voleur, ni assassin, ni empoison» neur (*a*). »

(*a*) Apud Seras, lex est quâ cœdes, scortatio, furtum et simulacrorum cultus

Les opinions des hommes sur la Divinité, ne sont que des opinions sur parole ; ils ont reçu ces opinions de leurs pères, de leurs instituteurs, de leurs prêtres ; ils les ont adoptées sans examen et y tiennent par habitude ; si les hommes consultoient leur raison, s'ils avoient le courage d'examiner l'objet de leur croyance, l'idée de Dieu seroit pour jamais bannie de la terre.

Les déicoles, en faisant intervenir leur Dieu pour expliquer la Nature, devroient bien s'appercevoir qu'ils ne font que reculer la difficulté : en effet s'ils ne peuvent pas comprendre l'éternité de leur Dieu ? S'ils ne peuvent pas concevoir que la matière se meuve

---

omnis prohibetur ; quare in amplissimâ regione non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidum, non toxicum.

d'elle-même, conçoivent-ils mieux que leur Dieu puisse se mouvoir de lui-même (*a*)?

En distinguant la Nature de son moteur, les déicoles n'ont fait autre chose que dépouiller la matière de l'énergie qu'elle possède en vertu de son essence, pour en revêtir un être chimérique qu'ils ont appelé *Dieu* ou *l'ame* du monde, de même qu'ils ont dépouillé l'homme de la faculté de sentir, pour en revêtir un être qu'ils ont appelé *ame humaine.*

Je conclus de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que la matière est éternelle,

---

(*a*) Ut tragici poetæ confugiunt ad Deum aliquem, cum aliter explicare argumenti exitum non possunt. Cic. *de Div.*

Magna stultitia est earum rerum, Deos facere effectores, causas rerum non quærere. *Ibidem.*

qu'elle est active de sa nature ; et comme la matière ne sauroit exister sans avoir des propriétés, et des qualités en raison desquelles elle doit agir nécessairement, je conclus encore que tous les mouvemens qui s'excitent dans la matière, et tous les effets qui résultent de ces mouvemens, sont des suites nécessaires de l'essence de cette même matière.

Je pourrois terminer ici ma carrière : cependant, comme on est généralement persuadé que les animaux sont des êtres à part, j'entrerai dans de plus grands développemens par rapport à eux ; je ferai voir jusqu'à la dernière évidence, que les animaux sont des êtres purement physiques ; que les façons d'agir qui les distinguent des autres productions de la Nature, sont des suites nécessaires de leur organisation particulière.

Les façons d'être qui distinguent essentiellement les animaux des autres êtres, sont la faculté de penser et la faculté de se mouvoir volontairement [5].

Quelque inexplicables que paroissent ces deux facultés, il me sera pourtant facile de prouver qu'elles sont des résultats nécessaires de l'organisation des animaux [6]. Mais, avant tout, il convient que je fasse voir que la faculté de penser se réduit à la faculté de sentir, ou, ce qui est la même chose, à la faculté passive de recevoir des sensations (*a*).

La faculté de penser est une expression générique, qui comprend toutes nos facultés intellectuelles: ces facultés sont, l'attention, la comparaison, le

(*a*) Tout ce que je dirai de l'homme devra s'entendre des autres animaux.

jugement, le raisonnement et la volonté ; or toutes ces facultés se réduisent à la faculté de sentir. En effet, si parmi les sensations dont nous sommes assaillis à chaque instant, il en est une qui agisse principalement sur nous, les autres, quoique nous les éprouvions encore, sont cependant, par rapport à nous, comme si nous ne les éprouvions plus. Parmi toutes ces sensations, il semble que nous n'en éprouvions qu'une, et cette sensation, qui devient en quelque sorte exclusive, prend le nom d'attention.

Comme nous éprouvons une sensation exclusive, nous pouvons en éprouver deux. Eprouver deux sensations exclusives, ou les comparer, c'est la même chose; la comparaison n'est donc qu'une double attention.

Un objet est présent ou absent: s'il est présent, l'attention est la sensation

qu'il fait actuellement sur nous ; s'il est absent, l'attention est le souvenir de la sensation qu'il a faite (*a*). C'est à l'aide de ce souvenir que nous pouvons comparer des objets absens comme des objets présens. Je parlerai bientôt de la mémoire.

Nous ne pouvons comparer deux objets, ou éprouver comme à côté l'une de l'autre les deux sensations exclusives qu'ils font sur nous, sans nous appercevoir qu'ils se ressemblent ou qu'ils diffèrent : or, appercevoir ces différences ou ces ressemblances, c'est juger. Le jugement n'est donc encore que sensation ; c'est ainsi que la sensation devient successivement attention, comparaison, jugement.

Un jugement que je prononce peut

(*a*) Le souvenir d'une sensation n'est autre chose que cette sensation renouvelée.

en renfermer implicitement un autre que je ne prononce pas. Si je dis que tous les hommes sont soumis à la mort, je dis implicitement que je suis soumis à la mort: or, lorsqu'un second jugement est ainsi renfermé dans un autre, on peut le prononcer comme une suite du premier, et par cette raison, on dit qu'il en est une conséquence.

Il n'y a donc dans nos raisonnemens, que des jugemens; dans nos jugemens, que des comparaisons; et dans nos comparaisons, que des sensations: d'où je conclus, que raisonner, juger, comparer, c'est sentir.

Vouloir, c'est encore sentir: en effet, que faisons-nous lorsque nous voulons? Nous jugeons qu'une manière d'être est préférable à une autre, et que rien ne peut s'opposer à ce que nous jouissions de celle que nous préférons. Vouloir, c'est donc juger: mais

j'ai prouvé que juger, c'est sentir; donc vouloir, c'est encore sentir; donc toutes nos facultés intellectuelles se réduisent à la faculté de sentir; et comme toutes nos facultés intellectuelles sont comprises dans la faculté de penser, je conclus que la faculté de penser ne diffère pas de la faculté de sentir.

Nous sentons à l'aide de nos sens; c'est par eux que les impressions des objets sont transmises jusqu'au cerveau, et le modifient d'une certaine manière.

Les différentes modifications que reçoit le cerveau, sont autant de sensations qui varient en raison des organes qui les transmettent. L'odorat fait naître les sensations appelées odeurs; le goût, les sensations appelées saveurs; la vue, les sensations de la lumière et des couleurs; l'ouie, les sensations du bruit ou du son; le tact fait naître les sensations de l'étendue. Le froid et le chaud,

le plaisir et la douleur dépendent aussi des divers organes du tact, parmi lesquels je comprends encore les parties de la génération [7].

Nos sensations, qui diffèrent en raison de la nature des organes qui les transmettent au cerveau, diffèrent encore selon les différentes manières dont ces mêmes organes sont affectés. C'est ainsi, par exemple, que les sensations de la lumière et des couleurs peuvent être plus ou moins vives.

C'est par nos sens que nous connoissons les divers objets de la Nature. Si nous avions été privés de la vue, nous ne connoîtrions ni la lumière, ni les couleurs; si nous avions été privés de l'ouie, nous ne connoîtrions point les sons; en un mot, si nous avions été privés de tous nos sens, ou, ce qui revient au même, si nous n'avions jamais fait aucun usage de nos sens, nous

n'aurions aucune connoissance [8], pas même celle de notre existence : notre état seroit absolument semblable à celui d'un homme qui, n'étant troublé par aucun rêve, est enseveli dans un sommeil profond.

Avant d'aller plus loin, je répondrai à une question qu'on pourroit me faire. Les sensations n'étant que des modifications du cerveau, ou, si l'on veut, de notre être, comment pouvons-nous voir des objets hors de nous-mêmes?

Si l'homme étoit borné aux sensations de l'odorat, du goût, de l'ouie et de la vue, il sentiroit, il goûteroit, il entendroit, il verroit, sans savoir qu'il a un corps, sans savoir qu'il y a des objets extérieurs causes de ses sensations. Si les quatre sens dont je viens de parler sont incapables par eux-mêmes de nous donner la connoissance de notre corps et celle des objets

extérieurs,

extérieurs, il faut nécessairement que cette connoissance nous soit donnée par le sens du tact.

Il me reste à faire voir comment ce sens nous donne cette connoissance.

Considérons un homme qui commence d'exister; tant qu'il restera immobile, il n'éprouvera que les sensations que l'air environnant pourra lui donner: il aura chaud, il aura froid, il aura du plaisir, il aura de la douleur; mais ce ne sont là que des modifications qui restent concentrées au-dedans de lui-même. Il ne sent que lui, il ne peut sentir autre chose. Sa main se meut et se porte sur différens corps; aussitôt aux sensations de chaud et de froid, se joint la sensation de solidité et de résistance. Quand sa main touche son propre corps, il a une sensation double; quand il touche un autre

corps, sa sensation est simple et sans réplique.

En voilà assez pour lui apprendre ce qui est lui et n'est pas lui, et par-là, il apprend qu'il a un corps, et qu'il existe des corps extérieurs. C'est donc la sensation de solidité qui le forcera à sortir hors de lui-même, qui lui apprendra l'existence de son corps et celle des corps extérieurs. Cela posé, il sera facile de comprendre comment à l'aide du toucher il parviendra à rapporter à des objets extérieurs, les sensations de l'odorat, du goût, de l'ouie et de la vue.

On demande si la conclusion que nous tirons de nos sensations à l'existence des objets, est démonstrative.

La meilleure réponse à faire à ceux qui doutent de l'existence des corps, seroit celle de Diogène à Zénon d'Elée.

Voici cependant ce qu'on pourroit

opposer aux objections des Sceptiques.

Les sensations qui nous représentent les corps dont nous éprouvons l'action, sont des effets ; or un effet suppose toujours l'existence de l'être qui l'a produit: nos sensations supposent donc l'existence réelle des corps, car pour agir, il faut exister ; donc l'existence des corps ne peut pas être douteuse.

Il est vrai que l'illusion dans les songes nous frappe aussi vivement que si les objets étoient réels ; mais nous parvenons facilement à découvrir cette illusion, lorsqu'à notre réveil nous nous appercevons que ce que nous avons cru voir, toucher, entendre, n'a aucun rapport ni aucune liaison, soit avec le lieu où nous sommes, soit avec ce que nous nous souvenons d'avoir fait auparavant.

Quelque extravagant que soit le système de ceux qui pensent que l'uni-

vers entier, sans excepter leur propre corps, n'est qu'un rêve varié, il est pourtant impossible à un déicole d'en démontrer la fausseté; car, lui dira-t-on, si Dieu est tout-puissant, ne peut-il pas faire sur les sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la présence des objets? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas à cet égard usage de son pouvoir, et que tout l'univers ne soit pas un pur phénomène?

On fait encore une question très-importante; on demande quelle est la cause de l'inégalité des esprits (*a*).

« Pour résoudre cette question « (c'est Helvétius qui parle) il faut « d'abord examiner si plusieurs hom-

(*a*) Par esprit, j'entends ici un assemblage plus ou moins grand de connoissances quelconques.

« mes peuvent, à la rigueur, avoir eu « la même éducation, et, pour cet « effet, fixer l'idée qu'on attache au « mot éducation.

« Si par éducation on entend simplement celle qu'on reçoit dans les « mêmes lieux et par les mêmes maîtres, en ce sens l'éducation est la « même pour une infinité d'hommes.

« Mais si l'on donne à ce mot une « signification plus vraie et plus étendue, et qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je dis que personne « ne reçoit la même éducation, parce « que chacun a, si j'ose le dire, pour « précepteurs, et la forme de gouvernement sous lequel il vit, et ses amis, « et ses maîtresses, et les personnes « dont il est entouré, et ses lectures, « et enfin le hasard, c'est-à-dire, une « infinité d'événemens dont notre igno-

« rance ne nous permet pas d'apper-
« cevoir l'enchaînement et les causes.
« Or, ce hasard a plus de part qu'on
« ne pense à notre éducation. C'est lui
« qui met certains objets sous nos
« yeux, nous occasionne en consé-
« quence le idées les plus heureuses,
« et nous conduit quelquefois aux plus
« grandes découvertes. Ce fut le ha-
« sard, pour en donner quelques
« exemples, qui guida Galilée dans
« les jardins de Florence, lorsque
« les jardiniers en faisoient jouer les
« pompes; ce fut lui qui inspira ces
« jardiniers, lorsque, ne pouvant
« élever les eaux au-dessus de la hau-
« teur de trente-deux pieds, ils en
« demandèrent la cause à Galilée, et
« piquèrent, par cette question, l'es-
« prit et la vanité de ce philosophe:
« ce fut ensuite sa vanité mise en ac-
« tion par ce coup du hasard, qui

« l'obligea à faire de cet effet naturel
« l'objet de ses méditations, jusqu'à
« ce qu'enfin il eût, par la découverte
« du principe de la pesanteur de l'air,
« trouvé la solution de ce problême.

« Dans un moment où l'ame paisible
« de Newton n'étoit occupée d'aucune
« affaire, agitée d'aucune passion,
« c'est pareillement le hasard qui, l'at-
« tirant sous une allée de pommiers,
« détacha quelques fruits de leurs
« branches, et donna à ce philosophe
« la première idée de son systême;
« c'est réellement de ce fait dont il
« partit, pour examiner si la lune ne
« gravitoit pas vers la terre, avec la
« même force que les corps tombent
« sur sa surface. C'est donc au hasard
« que les grands génies ont dû souvent
« les idées les plus heureuses. Combien
« de gens d'esprit restent confondus
« dans la foule des hommes médiocres,

« faute, ou d'une certaine tranquillité
« d'ame, ou de la rencontre d'un jar-
« dinier, ou de la chûte d'une pomme!

« Je sens qu'on ne peut d'abord,
« sans quelque peine, attribuer de si
« grands effets à des causes si éloignées
« et si petites en apparence. Cepen-
« dant l'expérience nous apprend que,
« dans le physique comme dans le mo-
« ral, les plus grands événemens sont
« souvent l'effet de causes presque im-
« perceptibles. Qui doute qu'Ale-
« xandre n'ait dû, en partie, la con-
« quête de la Perse à l'instituteur de
« la phalange Macédonienne? Que
« le chantre d'Achille, animant ce
« prince de la fureur de la gloire,
« n'ait eu part à la destruction de
« l'empire de Darius, comme Quinte-
« Curce aux victoires de Charles XII?
« Que les pleurs de Véturie n'aient
« désarmé Coriolan, n'aient affermi

« la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volsques, « n'aient occasioné ce long enchaînement de victoires qui changèrent la « face du monde, et que ce ne soit, « par conséquent aux larmes de cette « Véturie que l'Europe doit sa situation présente ? Que de faits pareils « ne pourroit-on pas citer ? Gustave, « dit l'auteur des Révolutions de « Suède, parcouroit vainement les « provinces de cet état; il erroit depuis « plus d'un an dans les montagnes de « la Dalécarlie. Les montagnards, « quoique prévenus par sa bonne mine, « par la grandeur de sa taille et la « force apparente de son corps, ne se « fussent cependant pas déterminés à « le suivre, si, le jour même où ce « prince harangua les Dalécarliens, « les anciens de la contrée n'eussent « remarqué que le vent du nord avoit

« toujours soufflé. Ce coup de vent
« leur parut un signe certain de la
« protection du ciel, et l'ordre d'armer
« en faveur du héros. C'est donc le
« vent du nord qui mit la couronne
« de Suède sur la tête de Gustave.

« La plupart des évènemens ont des
« causes aussi petites : nous les igno-
« rons, parce que la plupart des his-
« toriens les ont ignorées eux-mêmes,
« ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux
« pour les appercevoir. Il est vrai
« qu'à cet égard l'esprit peut réparer
« leurs omissions ; la connoissance de
« certains principes supplée facilement
« à la connoissance de certains faits.
« Ainsi, sans m'arrêter davantage à
« prouver que le hasard joue dans ce
« monde un plus grand rôle qu'on ne
« pense, je conclurai de ce que je
« viens de dire, que, si l'on comprend
« sous le mot d'éducation générale-

« ment tout ce qui sert à notre instruc-
« tion, ce même hasard doit nécessai-
« rement y avoir la plus grande part;
« et que personne n'étant exactement
« placé dans le même concours de
« circonstances, personne ne reçoit
« précisément la même éducation. »

On pourroit comparer les hommes à ces arbres de la même espèce, dont le germe, absolument le même pour tous, n'étant jamais semé exactement dans la même terre, ni précisément exposé aux mêmes vents, au même soleil, aux mêmes pluies, doit, en se développant, prendre une infinité de formes différentes.

Ces faits posés, on pourroit conclure que l'inégalité des esprits des hommes est un effet de la différence de leur éducation. Cependant, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle paroîtroit peut-être hasardée à bien

des personnes, je vais ramener cette question à des principes plus précis.

Pour cet effet, qu'on se rappelle que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, et observer les rapports qu'ont entre eux les objets divers qui s'offrent à lui ou que sa mémoire lui présente; d'après cela, il est évident que si l'inégalité des esprits des hommes n'étoit pas l'effet de la différence de leur éducation, cette inégalité auroit nécessairement pour cause la perfection plus ou moins grande des organes des sens, une mémoire plus ou moins étendue, un peu plus ou un peu moins de capacité d'attention (*a*).

(*a*) Il est peut-être inutile d'observer que je n'entends parler ici que des personnes bien conformées, douées de tous leurs sens, et dans l'organisation desquelles on n'appergoit aucun défaut.

Je

Je soutiens d'abord que la perfection plus ou moins grande des sens ne peut être la cause de l'inégalité des esprits. Il est évident en effet que la perfection plus ou moins grande des organes des sens n'est point la cause de l'inégalité des esprits, si les hommes, quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets, apperçoivent cependant toujours les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils apperçoivent toujours les mêmes rapports, je prends le sens de la vue pour exemple, et je dis que si à des yeux différens les mêmes objets paroissent plus ou moins grands ou petits, brillans ou obscurs, ces mêmes objets conserveront toujours les mêmes rapports entre eux; de manière que si la toise est aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche et l'ébène moins noire qu'aux yeux de tel autre, la

toise paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied, la neige le plus blanc de tous les corps, et l'ébène le plus noir de tous les bois.

Ce que je dis du sens de la vue, je pourrois le dire de tous les autres sens. Je conclus donc de ce que les hommes apperçoivent toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, que la perfection plus ou moins grande des organes des sens ne sauroit être la cause de l'inégalité des esprits.

Je dis ensuite que l'inégalité des esprits des hommes n'est point un effet de l'inégale étendue de leur mémoire, parce que la mémoire la plus ordinaire peut suffire à l'esprit le plus étendu. Tout homme en effet est à cet égard assez favorisé de la Nature, si le magasin de sa mémoire est capable de contenir un nombre d'idées tel qu'en les comparant sans cesse entre elles, il

puisse toujours appercevoir quelque rapport nouveau, et par conséquent donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets peuvent se comparer entre eux de tant de manières différentes, que dans le cours d'une longue vie personne ne puisse en observer tous les rapports, et si parmi les hommes bien organisés il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir tous les mots d'une langue, il est évident que tout homme bien organisé est doué d'une mémoire bien supérieure à celle dont il peut avoir besoin pour l'agrandissement de son esprit.

Mais est-il bien vrai que la Nature ait doué les uns préférablement aux autres, d'une mémoire plus ou moins étendue? Pour résoudre cette question, consultons l'expérience: elle nous apprendra que l'étendue de la mémoire

dépend, 1o. de l'usage journalier que l'on en fait ; 2o. de l'attention avec laquelle on considère les objets qu'on veut y imprimer, et qui, vus sans attention, n'y laisseroient qu'une trace légère et prompte à s'effacer ; 3o. de l'ordre dans lequel on range ses idées : d'où nous serons peut-être forcés de conclure que la mémoire est entièrement factice.

Quant à l'inégale capacité d'attention, l'expérience nous apprend encore que tous les hommes communément bien organisés sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, etc. ; que la plus ou moins grande capacité d'attention est un effet plus ou moins grand du desir qu'on a de s'instruire. Or ce desir n'est point né avec nous, puisque nous naissons sans idées ; donc tous les hommes bien organisés ont une égale

aptitude à une égale capacité d'attention.

Je conclus de ce que je viens de dire, que tous les hommes bien organisés ont la même aptitude à l'esprit, que l'inégalité des esprits dépend de la différente éducation que les hommes reçoivent, et de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés (*a*). Je reviens actuellement à mon sujet.

(*a*) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit, mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, a bien droit de penser que, s'il eût été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un

Si nos sensations disparoissoient aussi-tôt après que nos organes ont

---

certain siècle, un certain pays, il eût été lui-même semblable aux grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement, parce qu'il n'est presque point d'homme qui se croie un homme médiocre, et qu'il n'est point de stupide qui, tous les jours, ne remercie avec complaisance la Nature du soin particulier qu'elle a pris de son organisation. En conséquence, il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil, lutte long-temps contre ce sentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre sans abandonner d'anciens

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HALLE (SAALE)

cessé d'être affectés, à chaque sensation nous croirions sentir pour la première fois; des années entières viendroient se perdre dans chaque moment présent: bornant toujours notre attention à une seule manière d'être, jamais nous n'en comparerions deux ensemble, et par-là il nous seroit impossible de

---

préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre toute idée neuve qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux seuls rendent témoignage à la vérité, la pressentent, la font percer et l'établissent dans le monde; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge: la plupart des autres hommes sont des juges corrompus par la paresse ou par l'envie. HELVÉTIUS.

reconnoître que ce qui nous est arrivé hier, est arrivé à nous-mêmes. Mais il n'en est point ainsi; nos sensations ne disparoissent point aussitôt après que nos organes ont cessé d'être affectés; elles subsistent lors même qu'ils ne reçoivent plus les impulsions des objets: les memes sensations se reproduisent après avoir disparu entièrement.

La reproduction de nos sensations ne se fait point au hasard.

L'observation nous apprend que deux sensations que nous avons éprouvées ensemble à plusieurs reprises, ou qui ont fait en même-temps une vive impression sur nous, deviennent inséparables: l'une ne sauroit plus se renouveller, que l'autre ne se renouvelle également. Ce que je dis de deux sensations, je pourrois le dire d'un plus grand nombre. De cette maniere, nos

sensations forment une espèce de liaison, et c'est par le moyen de cette liaison que nous passons d'une sensation à une autre, qu'une sensation en rappelle une autre, celle-ci une troisième, et ainsi de suite.

La reproduction de nos sensations étant due à leur liaison, leur liaison n'ayant d'autre cause que l'attention que nous leur avons donnée quand elles se sont présentées ensemble, et les choses n'attirant notre attention que par les rapports qu'elles ont avec nos besoins, c'est une conséquence que les idées de nos besoins et celle des choses propres à les satisfaire, forment des liaisons intimes: c'est ainsi qu'à l'idée d'un besoin est liée l'idée de la chose propre à le satisfaire; qu'à cette idée est liée celle du lieu où cette chose se trouve, à celle-ci celle des personnes qu'on y a vues, à cette der-

nière les idées des plaisirs ou des chagrins qu'on en a reçus (*a*).

On peut donc regarder les idées de nos besoins comme des suites d'idées fondamentales auxquelles on rapporte tout ce qui fait partie de nos connoissances.

Actuellement si nous faisons attention que nos actions sont des suites de notre volonté, et que notre volonté n'est que le résultat de la comparaison de nos sensations; si nous faisons attention que nous ne recevons nos sensations que d'une manière absolument passive, nous serons forcés de convenir que nous sommes des êtres purement passifs, dont les mouvemens sont des

(*a*) Nos sensations renouvelées se nomment idées. On a l'idée d'une douleur qu'on a déja éprouvée, comme on a l'idée d'un animal qu'on a déja vu.

suites nécessaires de notre tendance vers le bien-être [9], laquelle tendance n'est qu'une suite nécessaire de la sensibilité physique.

La reproduction de nos sensations se nomme mémoire.

Il y a dans la mémoire deux degrés: le plus foible est celui où les choses nous sont rappelées comme passées; le plus vif est celui où elles nous sont rappelées comme présentes: dans le premier cas, la mémoire retient son nom, dans le second, elle prend le nom d'imagination. La mémoire est le commencement de l'imagination qui n'a encore que peu de force; l'imagination est la mémoire parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible.

Nos sensations passées nous sont rappelées quelquefois avec tant de vivacité, que nous croyons voir ce que nous ne voyons point; c'est ce qui

arrive à ceux qui sont en délire, aux fous et à tous ceux qui ont des songes (*a*).

Quelque inexplicable que soit la mémoire, c'est-à-dire, la reproduction de nos sensations, il est certain que cette faculté ne peut être que la tendance que le cerveau a acquise de se mouvoir de la même manière qu'il étoit mu lorsqu'un ou plusieurs objets frappoient nos sens.

Je viens d'expliquer comment s'exerce la faculté de sentir ; je vais actuellement examiner ce qu'elle est en elle-même.

(*a*) Ce qui fait que notre imagination a tant de force durant nos songes, c'est qu'alors nous ne sommes point assaillis par la multitude des sensations qui nous occupent durant la veille, et que nos sens ne nous avertissent plus de l'absence des objets que nous imaginons.

La faculté de sentir, ou la sensibilité, est une suite de l'essence des êtres organisés, de même que le magnétisme, l'electricité, etc. dependent de l'essence des corps dans lesquels ces propriétés se font remarquer.

Quelques philosophes ont pensé que la sensibilité étoit une propriété universelle de la matière. Mais comme cette propriété ne se montre que dans les corps organisés, on peut affirmer que la matière a seulement la faculté d'acquérir cette propriété en s'animalisant. C'est ainsi que le lait, le pain et le vin, se changent en la substance de l'homme, qui est un être sensible. Il faut donc ranger la sensibilité parmi ces propriétés de la matière dont l'existence passagère et fugitive est tour-à-tour produite et détruite par la combinaison et la séparation des parties constituantes des corps; je conclus donc

que la sensibilité n'est dans les animaux qu'un résultat de leur organisation, qu'elle commence avec leurs organes, qu'elle se conserve tant qu'ils subsistent, et qu'elle se perd par la dissolution de ces mêmes organes.

Il est des personnes qui pensent que la sensibilité est une modification d'une substance immatérielle qu'ils ont appelée *ame*.

Voici le raisonnement qu'ils font pour établir cette opinion absurde: la matière est incapable de sentir; or il y a en nous quelque chose qui sent; donc, il y a en nous une substance immatérielle qui sent.

La première proposition est évidemment fausse; car de cela seul que nous sommes des êtres matériels doués de la faculté de sentir, nous sommes certainement en droit de conclure que la matière est capable de sentir.

La troisième proposition est une absurdité: en effet, comment concevoir qu'un être immatériel, qu'un être qui n'est pas matière, qu'un être qui n'est rien, soit pourtant capable d'être modifié ? Comment concevoir qu'un pareil être soit mobile, et mette la matière en mouvement (*a*)?

Ceux qui ont dépouillé le corps de l'homme de la faculté de sentir, pour en revêtir un être qu'ils ont appelé *âme*, n'ont fait autre chose que distinguer le cerveau du reste du corps. En effet, le cerveau est le vrai siége de la sensibilité. L'expérience nous démontre que l'homme cesse de sentir dans les parties de son corps dont la communication avec le cerveau se

(*a*) Tangere nec tangi, nisi corpus nulla potest res.

LUCRET.

trouve interceptée (*a*): il sent foiblement ou il ne sent point du tout, dès que cet organe est dérangé ou trop vivement affecté (*b*). Plusieurs philosophes ont pensé que la sensibilité étoit répandue dans tout le corps, mais rien

(*a*) Toutes les parties qui sont au-dessus des plaies et des ligatures, conservent le sentiment, tandis qu'il est toujours perdu entre les ligatures et les extrémités.

(*b*) Les mémoires de l'académie des sciences de Paris parlent d'un homme à qui on avoit enlevé le crâne, à la place duquel le cerveau s'étoit recouvert de la peau. A mesure qu'on pressoit avec la main sur son cerveau, cet homme tomboit dans une espèce de léthargie qui le privoit de tout sentiment. Cette expérience est due à Lapeyronie. On a remarqué que les personnes accoutumées à faire usage de leurs facultés intellectuelles, ont le cerveau plus étendu que les autres; de même que l'on a remarqué que les rameurs ont les bras beaucoup plus gros que les autres hommes.

ne prouve cette opinion; l'expérience nous a appris, au contraire, que lorsqu'une des parties de notre corps est retranchée, on croit encore sentir cette partie qu'on n'a plus. C'est ainsi qu'un manchot croit sentir la main dont il est privé: nous ne sentons donc pas dans le lieu même où nous croyons sentir; c'est le cerveau seul qui sent; mais nous rapportons involontairement les sensations aux organes qui les lui ont occasionnées.

J'ai démontré que la faculté de penser se réduit à la faculté de sentir, et que la faculté de sentir, est une suite de l'organisation des animaux; d'où je conclus que la faculté depenser est une suite de l'organisation des animaux.

Quant à la faculté de se mouvoir volontairement, je dirai que cette propriété de l'animal n'est qu'un effet de l'énergie de la matière, qui lui est

commune avec tous les autres êtres, et qu'elle ne fait que se montrer dans l'animal d'une manière particulière.

Mais comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? je l'ignore: je sais seulement que nos sens agissent sur le cerveau à l'aide des nerfs qui viennent s'y réunir de toutes les parties de notre corps; que notre cerveau agit sur les muscles par le moyen des nerfs; que les muscles, par un mouvement de contraction et d'extension, meuvent les différentes parties de notre corps.

Si l'on me demande si le cerveau jouit d'une activité qui lui soit propre, ou si le cerveau n'est actif qu'après avoir été passif, c'est-à-dire, si le cerveau, pour agir, a besoin d'être déterminé par l'action des sens, je répondrai que véritablement le cerveau doit jouir d'une espèce d'activité, puis-

qu'il conserve une certaine tendance aux mouvemens qu'il a une fois exécutés; mais je ne pense pas que cette activité se déploie jamais si quelque cause ne la met à portée de s'exercer. Je pense donc que pour agir, le cerveau a besoin d'être déterminé par l'action des sens.

Avant de finir, je m'arrêterai un instant pour combattre une erreur presque générale. La plupart des hommes croient que nous tenons de la Nature l'entier usage des membres de notre corps, et que nous nous en sommes toujours servis sans étude, parce qu'aujourd'hui nous ne sommes plus obligés de les étudier.

Cette croyance est fondée sur ce que ne pouvant nous rappeler l'ignorance dans laquelle nous sommes nés, nous sommes portés à croire que nos premières connoissances sont nées avec

nous. il nous sera facile de nous détromper de ce préjugé, si nous faisons attention qu'au premier instant de son existence, l'homme n'ayant aucune idée des différens états par lesquels il a passé dans la suite, ne peut pas former le dessein de se mouvoir: il ne sait pas seulement qu'il a un corps. Cependant les objets font sur lui des impressions agréables ou désagréables; il se meut, mais ses premiers mouvemens sont incertains, et il ne sait point encore les régler; intéressé par le plaisir et par la douleur, il compare les états où il se trouve successivement; il découvre l'existence de son corps et celle des objets extérieurs; il apprend à leur rapporter les impressions qu'il en reçoit; il commence alors à se faire une certaine habitude de certains mouvemens. D'abord son corps se meut avec difficulté; il tâtonne, il

chancèle ; les mêmes besoins déterminent les mêmes opérations, qui se répètent si souvent, que son corps se meut enfin sans tâtonner.

La faculté de se mouvoir à volonté n'est donc point naturelle à l'homme ; il apprend à se mouvoir, et ce n'est qu'après bien des tâtonnemens qu'il contracte enfin l'habitude de se mouvoir volontairement.

Ceux qui pensent que nos habitudes sont nées avec nous, éviteroient facilement cette erreur, s'ils jugeoient des habitudes qu'ils croient innées, par d'autres qui sont devenues tout aussi naturelles, quoiqu'ils se souviennent de les avoir acquises. Voilà de quelle manière nos mouvemens se tournent en habitude ; il est donc faux que la Nature nous ait donné l'usage entier de nos membres. La Nature nous a faits sensibles ; elle nous a

donné des sens pour nous avertir par le plaisir de ce que nous devons chercher, et par la douleur, de ce que nous devons fuir; mais elle s'arrête là, et laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes.

Il résulte de ce que je viens de dire, que les animaux sont des êtres purement physiques, soumis, ainsi que toutes les autres productions de la Nature, à des lois générales et à des lois particulières dépendantes de leur organisation.

Je conclus enfin de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que tous les phénomènes que l'univers nous présente, sont des résultats nécessaires des différentes combinaisons des diverses matières, dont la Nature est l'assemblage.

FIN.

REMARQUES.

PAGE 9.

[1] OUTRE que notre globe a pu être culbuté par le choc d'une comète, il est incontestable que sa surface a été bouleversée par le déplacement des mers : ceci est démontré par les débris marins qu'on rencontre dans toutes les parties de la terre, dans les endroits les plus éloignés des côtes, sur la surface des montagnes, dans le sein de leurs entrailles.

Mais quelle a pu être la cause de ce déplacement des mers?

La seule que, selon moi, l'on puisse admettre, c'est une variation dans les pôles de la terre : je ne connois que ce moyen d'expliquer la submersion des montagnes les plus élevées, au-dessus desquelles la mer a laissé des marques incontestables de son séjour.

En effet, en supposant cette variation dans les pôles, on conçoit facilement que la mer a pu couvrir les plus hautes montagnes, car la rotation de la terre tenant les eaux de la

mer beaucoup plus élevées à l'équateur qu'aux pôles (*a*), il est évident que si, par une cause quelconque, son axe venoit à changer, la mer s'éloigneroit nécessairement de l'équateur, et iroit submerger les pays septentrionaux.

Cette variation dans les pôles de la terre n'est pas une vaine supposition; elle est, j'ose le dire, démontrée par des faits, et ces faits les voici.

On rencontre dans la Sibérie et dans les parties septentrionales de l'Amérique des défenses d'éléphants.

On observe dans un grand nombre de pierres trouvées en France, en Allemagne, dans les régions du Nord, des vestiges de plantes qu'on ne retrouve plus dans ces climats, et qui croissent aujourd'hui dans l'Inde et dans les pays chauds de l'Amérique.

Ces faits démontrent clairement qu'il est

(*a*) Suivant les dernières observations, la mer est plus élevée de huit lieues à l'équateur qu'aux pôles.

survenu un changement dans les climats, et, par conséquent, dans les pôles de la terre.

Il reste maintenant à examiner la cause du changement des pôles.

Plusieurs astronomes ont soupçonné un mouvement très-lent dans les pôles de la terre, de sorte que, selon eux, ces pôles répondroient successivement à différens points très-éloignés entre eux. Si ce mouvement existe, il ne peut avoir d'autre cause que l'attraction du soleil et de la lune sur les eaux de la mer, et la réaction des eaux sur la surface du globe.

Mais la cause la plus naturelle qu'on puisse assigner à la variation des pôles de la terre, est, selon moi, le mouvement de la mer d'orient en occident.

Pour le prouver, il suffira d'expliquer comment, dans la position actuelle de notre globe, ce mouvement des eaux peut produire et produira effectivement tôt ou tard, l'effet dont je viens de parler.

Par une suite du mouvement des eaux

de la mer, d'orient en occident, la mer qui est au nord de l'équateur et à l'orient de l'Amérique est nécessairement plus élevée que la mer occidentale, et en général que toutes les mers qui sont à la même latitude.

Cela posé, supposons que l'isthme de Panama soit rompu ou par un tremblement de terre, ou par l'éruption d'un volcan, ou par l'action des eaux de la mer (et cet isthme sera rompu un jour par cette dernière cause, au défaut des deux premières); dans cette supposition, la mer orientale venant à se dégorger par l'ouverture de l'isthme, la majeure partie des eaux qui s'échapperoient se porteroit au sud de l'équateur, parce que les mers s'étendent beaucoup plus de ce côté que de l'autre. Cette inégale répartition des eaux occasionneroit de toute nécessité un changement dans le centre de gravité du globe, et par conséquent dans la position de ses pôles.

Ce qui arrivera un jour par rapport à la rupture de l'isthme de Panama, est très-probablement arrivé plusieurs fois par la rupture d'autres isthmes.

Ce que je viens de dire explique d'une manière bien simple la cause de ces irruptions subites des mers, dont la tradition de tous les peuples du monde nous a transmis la mémoire.

Quelques physiciens ont pensé que la terre étoit autrefois entièrement cachée sous les eaux, et que la mer a diminué ensuite de tout le volume d'eau qu'on doit supposer avoir été contenu depuis sa superficie présente, jusqu'au sommet des plus hautes montagnes : ils ont pensé que la cause de cette diminution subsistant toujours, la mer diminue sans cesse, et qu'enfin il viendra un temps où il n'y aura plus d'eau sur la surface du globe.

Ces physiciens citent, pour preuve de leur opinion, les débris de la mer, que l'on rencontre sur toute la surface de la terre, et la prolongation de nos terrains, qui s'accroissent sous nos yeux. Carthage et Alexandrie étoient jadis des ports fameux ; les ruines de ces deux villes sont aujourd'hui à une grande distance de la Méditérranée. Les villes d'Arles et d'Aigues-mortes, etc. étoient autrefois sur les bords de la mer.

J'ai déja fait voir que le premier fait s'expliquoit très-bien par la variation des pôles de la terre.

Quant au second fait, j'observerai que pour être en droit d'affirmer que le prolongement de nos terrains a pour cause la diminution de la masse des eaux, il faudroit être certain que la mer ne va pas regagner d'un côté ce qu'elle perd d'un autre ; ce dont on ne peut être assuré que par un grand nombre d'observations faites dans toutes les parties de notre globe, et continuées pendant plusieurs siècles. Ainsi cette diminution des eaux n'est point démontrée.

Il n'est pas besoin d'observer que si cette diminution des eaux avoit lieu, ce ne seroit que parce que les parties solides de la terre iroient en augmentant, et les parties fluides en diminuant.

Quoiqu'il en soit, supposons pour un instant, et cette supposition n'en est peut-être pas une, supposons qu'il a été un temps où la terre étoit entièrement cachée sous les eaux, il est évident que dans cette hypothèse il faudroit ou que l'homme fût une

production nouvelle, ou que l'homme eût vécu dans le sein des mers.

Ce dernier cas ne paroîtra dénué de tout fondement qu'à ceux qui ignorent que l'homme pourroit vivre sans respirer, si le trou ovale qui a servi à la circulation du sang pendant tout le temps qu'il a vécu dans le sein de sa mère restoit ouvert après sa naissance.

PAGE 12.

[2] Tout se meut dans l'univers; il n'est aucune de ses parties qui jouisse d'un repos absolu. Les planètes, en même-temps qu'elles tournent autour d'elles-mêmes, tournent autour du soleil, qui fait une révolution autour de son axe en 25 jours et demi. Les corps abandonnés à eux-mêmes, ou dégagés des obstacles qui s'opposent à leur action, tendent à s'approcher du centre de la terre. Un rocher qui nous paroît immobile sur la surface de la terre, presse cette terre qui résiste à son tour. Ceux qui voudroient soutenir le contraire, n'ont qu'à interposer leur main entre la terre et le rocher, et ils reconnoîtront que ce rocher, malgré le repos

dont il semble jouir, a néanmoins la force de briser leur main.

Les mouvemens dont je viens de parler sont des mouvemens de masse. Outre ces mouvemens, il existe des mouvemens internes dans les molécules de la matière, par lesquels ces molécules sont dans une action et une réaction perpétuelles.

Ces mouvemens ne se montrent point à nous; nous ne les connoissons que par les altérations ou changemens que nous remarquons dans les corps après un certain temps: tels sont les mouvemens imperceptibles par lesquels une plante, un animal s'accroît, se fortifie, s'altère, sans que nos yeux aient été capables de suivre les mouvemens progressifs qui ont produit ces effets; tels sont encore les mouvemens internes qui se passent en nous lorsque nous avons des sensations.

PAGE 14.

[3] Quand Newton a dit que les corps s'attiroient mutuellement, il n'a pas entendu par-là qu'il y eût une puissance dans les corps par lesquels ils agissent les uns sur

les autres, comme hors d'eux-mêmes, et à de très-grandes distances : il s'est servi de ce terme d'attraction pour énoncer un fait dont la cause est inconnue. Il est évident qu'un corps en mouvement qui en rencontre un autre, doit le déplacer, non-seulement parce que les corps sont impénétrables, mais encore parce que le choc est une action, et que toute action doit avoir son effet. Mais vouloir avec les disciples de Newton que la vertu attractive soit une propriété interne et inhérente à tous les corps, par laquelle ils s'attirent à de très-grandes distances sans aucun intermédiaire, c'est vouloir une absurdité. Les disciples de Newton nous disent que la vertu attractive est une vertu inhérente aux corps par la seule volonté de Dieu; cela ne mérite aucune réponse.

Voici, au reste, comme s'explique Newton lui-même, dans son traité d'optique, question 31e :

« Je n'examine pas ici quelle peut être la « cause de ces attractions. Ce que j'appelle « ici attraction peut être produit par une « impulsion, ou par d'autres moyens qui « me sont inconnus. Je n'emploie ici ce

« mot *attraction* que pour signifier, en « général, une force quelconque par laquelle « les corps tendent réciproquement les uns « vers les autres, quelle qu'en soit la cause. »

PAGE 19.

[4] L'homme frémit lorsqu'il pense à la dissolution de son corps; quoique tout lui annonce que la mort est inévitable, il ne peut se familiariser avec son idée: son intérêt exige cependant qu'il contracte l'habitude de l'envisager sans alarmes, et de l'attendre d'un front serein; son bien-être demande qu'il n'empoisonne pas, par des craintes continuelles, une vie qui ne peut avoir de charmes pour lui, s'il n'en voit le terme sans frissonner.

C'est faute de se faire une idée juste de la mort, que l'homme la redoute: qu'il dépouille la mort de tout ce qui n'est pas elle, il verra qu'elle n'est que le sommeil de la vie, que ce sommeil ne sera troublé par aucun rêve désagréable, et qu'un réveil fâcheux ne le suivra jamais. Mourir, c'est cesser de sentir, de jouir, de souffrir; c'est

rentrer dans cet état d'insensibilité où nous étions avant de naître.

Malgré la simplicité de ces réflexions, il est bien peu d'hommes véritablement affermis contre les craintes de la mort. Le sage lui-même la redoute ; l'idée du trépas effraie le jeune-homme et redouble les chagrins du vieillard.

Le malade accablé de tourmens, le malheureux plongé dans l'infortune, osent rarement recourir à la mort, qu'ils devroient regarder comme la fin de leurs peines. C'est cet amour insensé de la vie qui éternise l'esclavage des peuples. Si les hommes craignoient moins la mort, les droits de l'homme seroient plus hardiment soutenus, et la tyrannie seroit pour jamais bannie de la terre.

PAGE 26.

[5] L'animal n'a de commun avec le minéral que les qualités de la matière prise généralement ; sa substance est étendue, pesante, impénétrable comme tout le reste de la matière. Le minéral n'est qu'une matière brute, insensible, dénuée de la faculté de

se reproduire. Les rapports qui sont communs aux animaux et aux végétaux, sont les facultés de croître, de se développer et de se reproduire.

La différence la plus apparente entre les animaux et les végétaux, paroît être cette faculté de se mouvoir et de changer de lieu dont les animaux sont doués, et qui n'est pas donnée aux végétaux. Cette différence n'est pourtant pas générale; car nous voyons plusieurs espèces d'animaux, comme les huîtres, les galles-insectes, etc. auxquelles ce mouvement progressif paroît avoir été refusé.

Une différence plus essentielle pourroit se tirer de la faculté de sentir dont il semble que les végétaux soient privés; il n'est cependant pas bien décidé que les animaux soient les seuls êtres doués de cette faculté: en effet, si la Nature passe par degrés et par des nuances imperceptibles de l'animal que nous jugeons le plus parfait à celui qui l'est le moins, de celui-ci au végétal, et du végétal le moins parfait au minéral, pourquoi n'accorderoit-on pas aux végétaux une espèce de sensibilité? Cette différence entre

les animaux et les végétaux n'est donc pas bien décidée.

PAGE 26.

[6] Il s'est trouvé des hommes d'assez mauvaise foi pour soutenir que de tous les animaux, l'homme étoit le seul doué de la faculté de penser. Je ne m'arrêterai pas à réfuter une opinion si extravagante ; mais je vais tâcher de faire connoître les principales causes de la supériorité des connoissances de l'homme sur celles des autres animaux.

1°. Toutes les pattes des autres animaux se terminent ou par de la corne, ou par des ongles, ou par des griffes ; or, cette différence d'organisation entre nos mains et les pattes des autres animaux les prive presque en entier non-seulement du sens du tact, mais encore de tous les avantages que nous retirons de nos mains. Qui doute, par exemple, que si nos poignets étoient terminés d'un pied de cheval, qui doute que nous ne fussions encore errans dans les forêts, pourvoyant avec peine à notre nourriture !

2°. Les autres animaux étant en général

mieux armés, mieux vêtus que nous, ont moins de besoins : dès qu'ils savent se nourrir, se mettre à l'abri des injures de l'air et se défendre de leurs ennemis ou les éviter, ils savent tout ce qui leur est nécessaire.

Si les animaux voraces ont plus de connoissances que les autres, c'est que la faim leur fait imaginer des ruses pour surprendre leur proie.

3°. Les autres animaux vivent moins longtemps que nous ; leur durée sur la terre ne leur permet pas de faire autant d'observations que nous.

4°. Les autres animaux n'ont qu'une existence fugitive, précaire, devant l'homme : à l'aide des armes qu'il s'est forgées, il s'est rendu redoutable à ceux-mêmes qui sont plus forts que lui.

On est étonné de voir les animaux d'une même espèce se conduire toujours de la même manière.

La cause de cette uniformité est facile à connoître.

En

En effet, si tous les animaux vivoient séparément et sans aucune sorte de commerce, il est certain que les animaux d'une même espèce, ayant la même organisation, et par conséquent les mêmes besoins et les mêmes moyens de les satisfaire, seraient forcés de contracter les mêmes habitudes, de faire les mêmes choses, et de les faire toujours de la même manière. Or, il n'y a presque aucun commerce d'idées parmi les animaux d'une même espèce, même parmi ceux qui forment une espèce de société: chacun est donc borné à sa seule expérience. Dans l'impossibilité de se communiquer leurs observations, leurs méprises particulières, ils recommencent à chaque génération les mêmes études; ils s'arrêtent après avoir fait les mêmes progrès.

Il en seroit de même des hommes s'ils vivoient séparément et sans pouvoir se communiquer leurs pensées; ayant la même organisation, et par conséquent les mêmes besoins, et les mêmes moyens de les satisfaire, ils se conduiroient tous de la même manière: aussi voit-on que les opérations qui sont les mêmes pour chacun d'eux, sont celles par

où ils ne songent point à se copier. Ce n'est point par imitation que nous acquérons nos premières connoissances, et cependant elles sont les mêmes pour tous. Je conclus donc que si les animaux d'une même espèce agissent tous de la même manière, c'est qu'il n'y a parmi eux presque aucun commerce d'idées.

PAGE 31.

[7] Les jugemens des hommes n'étant que le résultat de la comparaison de leurs sensations, qui ont entre elles des rapports constans, on demande qu'elle peut être la cause de leurs faux jugemens, ou, ce qui revient au même, de leurs erreurs? Les faux jugemens des hommes sont des effets ou de leurs passions ou de leur ignorance.

« Les passions nous induisent en erreur (c'est Helvétius qui parle), parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, et qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un roi est jaloux du titre de conquérant: la victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre; je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes enne-

mis; je chargerai leurs mains de fers, et la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misère est presque également supporté par le vainqueur et par le vaincu, il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerrière, et que c'est l'orgueil qui forge ses armes et déploie ses étendards: toute son attention est fixée sur le char et la pompe du triomphe. »

« Non moins puissante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets; on la verra créer des spectres, les répandre autour des tombeaux et dans l'obscurité des bois, les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de son ame, et n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine. »

« Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent, mais elles nous trompent encore, en nous montrant souvent ces mêmes objets où ils n'existent

pas. On sait le conte d'un curé et d'une dame galante : ils avoient ouï dire que la lune étoit habitée ; ils le croyoient, et le télescope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans. Si je ne me trompe, dit d'abord la dame, j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point, ce sont des amans heureux..... Eh ! fi donc, madame, reprend le curé ; ces deux ombres que vous voyez sont deux clochers d'une cathédrale. Ce conte est notre histoire ; nous n'apperçevons le plus souvent dans les choses que ce que nous désirons y trouver : sur la terre comme dans la lune, des passions différentes nous y feront toujours voir ou des amans ou des clochers. L'illusion est un effet nécessaire des passions, dont la force se mesure presque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'est ce qu'avoit très-bien senti je ne sais quelle femme, qui, surprise par son amant entre les bras de son rival, osa lui nier le fait dont il étoit témoin : Quoi ! lui dit-il, vous poussez à ce point l'impudence !... Ah, perfide ! s'écria-t-elle, je le vois, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis. Ce mot

n'est pas seulement applicable à la passion de l'amour, mais à toutes les passions: toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puissantes, et que les citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles; d'une part, quelle facilité à croire les bonnes! de l'autre, quelle incrédulité sur les mauvaises! Combien de fois une trop sote confiance en des moines ignorans n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la possibilité des antipodes? Il n'est point de siècle qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente. »

« Au reste, ces mêmes passions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, sont aussi la source de nos lumières. Si elles nous égarent, elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie et à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame. »

« Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner

la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la seconde cause de nos erreurs qui est l'ignorance. »

« Nous nous trompons, lorsque entraînés par une passion, et fixant toute notre attention sur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce seul côté, juger de l'objet entier; nous nous trompons encore, lorsque, nous établissant juges sur une matière, notre mémoire n'est point chargée de tous les faits de la comparaison, desquels dépend en ce genre la justesse de nos décisions. Ce n'est pas que chacun n'ait l'esprit juste; chacun voit bien ce qu'il voit; mais, personne ne se défiant assez de son ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet, est tout ce que l'on y peut voir. »

« Une autre cause d'erreur, et qui tient pareillement à l'ignorance, c'est l'abus des mots, et les idées peu nettes qu'on y attache. »

« Descartes disoit que les péripatéticiens, retranchés derrière l'obscurité des mots, étoient assez semblables à des aveugles qui, pour rendre le combat égal, attiraient un homme clairvoyant dans une caverne ob-

cure: que cet homme, ajoutoit-il, sache donner du jour à la caverne, qu'il force les péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils se servent, son triomphe est assuré. »

« Pour échapper aux erreurs où l'abus des mots nous fait si souvent tomber, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signification précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, se transmettre exactement leurs idées, les disputes qu'éternise l'abus des mots, se termineroient, et les hommes, dans toutes les sciences, seroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes. »

« Mais l'exécution d'un projet si utile et si désirable, est peut-être impossible. Ce n'est point aux philosophes, c'est au besoin qu'on doit l'invention des langues; et le besoin en ce genre n'est pas difficile à satisfaire. En conséquence, on a d'abord attaché quelques fausses idées à certains mots; ensuite on a combiné, comparé ces idées et ces mots entre eux; chaque nouvelle combinaison a produit une nouvelle erreur; ces

erreurs se sont multipliées, et en se multipliant se sont tellement compliquées, qu'il seroit maintenant impossible, sans une peine et un travail infini, d'en suivre et d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul algébrique: il s'y glisse d'abord quelques erreurs; ces erreurs ne sont pas apperçues; on calcule d'après ces premiers calculs; de proportion en proportion, l'on arrive à des conséquences entièrement ridicules: on en sent l'absurdité; mais comment retrouver l'endroit où s'est glissée la première erreur. Pour cet effet, il faudroit refaire et revérifier un grand nombre de calculs; malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, sur-tout lorsque l'intérêt des hommes puissans s'oppose à cette vérification. »

PAGE 32.

[8] Quelques philosophes se sont imaginés que l'homme savoit naturellement distinguer le bien du mal. Ces philosophes ne seroient point tombés dans cette absurdité, s'ils avoient fait attention que l'homme naît sans idées: au reste, il est facile de faire voir

d'une manière directe, que les idées en morale sont, ainsi que toutes les autres, des idées acquises.

L'homme est un être qui, d'après sa nature, tend sans cesse à rendre son existence heureuse ; il vit avec d'autres êtres occupés comme lui de leur propre félicité, mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il désire pour lui-même. L'expérience lui apprend que ces êtres ne lui sont favorables que lorsque leur bonheur s'y trouve intéressé. Il voit les actions qu'ils approuvent, celles qui leur déplaisent; la conduite qui les attirent, celle qui les repousse ; les effets avantageux ou nuisibles qui résultent de ces différentes façons d'agir. C'est ainsi que l'expérience lui fait connoître quelles sont les actions utiles ou nuisibles, vertueuses ou vicieuses, justes ou injustes. On a donc tort de dire que l'homme sait naturellement distinguer le bien du mal.

D'autres philosophes ont pensé que l'homme est un être naturellement bon. L'expérience nous prouve au contraire que l'homme n'est ni bon ni méchant de sa nature, mais qu'il devient l'un ou l'autre. Le cœur de

l'homme est un terrain également propre à produire des ronces ou des graines utiles, des poisons ou des fruits agréables, en raison de la culture qu'on lui aura donné et des semences qu'on y aura jetées. Sous un gouvernement où la gloire accompagnera toujours les actions utiles, où les actions nuisibles seront constamment méprisées et punies, les hommes seront nécessairement vertueux : au contraire sous un gouvernement où les lois favoriseront le puissant contre le foible, le riche contre le pauvre, l'heureux contre le misérable ; sous un gouvernement où l'on verra le crime justifié ou couronné par le succès, triompher insolemment du mérite qu'il dédaigne et de la vertu qu'il outrage ; sous un gouvernement ainsi constitué, les hommes mépriseront la vertu, ils ne verront en elle que l'ennemie de leur propre bonheur. Il seroit inutile et peut-être injuste de demander à un homme d'être vertueux s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux. Pour que l'homme soit vertueux, il faut qu'il ait intérêt à l'être. Dès que le vice le rend heureux, il aime nécessairement le vice.

PAGE 65.

[9] L'homme tend sans cesse à rendre son existence heureuse, et cependant la terre n'est peuplée que d'infortunés. Quelle est la cause des maux du genre humain, et quel est le remède qu'on peut y apporter !

Le malheur presque universel des hommes a trois causes principales, savoir: le partage trop inégal des richesses, le despotisme et la superstition.

Il n'est dans la plupart des états que deux classes d'homme; l'une qui manque du nécessaire, et l'autre qui regorge de superflu.

La première ne peut pourvoir à ses besoins que par un travail excessif; ce travail est un mal physique pour tous, et c'est un supplice pour quelques-uns.

La seconde vit dans l'abondance, mais aussi dans les angoises de l'ennui; or, l'ennui est un mal presque aussi redoutable que l'indigence.

Dans presque tous les pays, les hommes sont livrés à des tyrans farouches qui ne ré-

connoissent d'autres lois que leurs caprices; propriétaires incertains de leurs personnes et de leurs biens, ils passent leurs tristes journées dans les craintes et dans les alarmes.

Mais le plus grand fléau dont la race humaine soit affligée, c'est la superstition. A la voix des prêtres imposteurs, les crédules humains se transforment en bêtes féroces; l'idée fantastique d'une divinité cruelle, les glace d'épouvante et d'effroi.

Voilà la longue chaîne des maux occasionnés par le trop inégal partage des richesses, le despotisme et la superstition. Que faire pour ramener le bonheur sur la terre? Diminuer les richesses des uns, augmenter celles des autres, de manière que chacun ait quelque chose et que personne n'ait rien de trop. Les lois n'ont servi jusqu'à présent qu'à maintenir le riche dans son usurpation et le pauvre dans son infortune; il est temps sans doute que les hommes rentrent dans leurs droits; il est temps que des lois équitables rendent à chacun ce qui lui appartient dans les richesses que la Nature a répandues sur la surface de la terre. Ces lois bienfaitantes, en forçant tous les individus à concourir

Fb 2336
S

X255/1120

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28147/fragment/page=0177

DE
LA NATURE
ET
DE SES LOIS,

PAR PEYRARD, V. O. N. S. P.

Labi, errare, nescire et decipi, et malum et turpe ducimus. CIC. *de Offic.*

A PARIS,
Chez LOUIS, Libraire.

1794.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28147/fragment/page=0179